

BULLETIN SALES'SIEN

Organe des Œuvres de Don Bosco
et de l'association des Coopérateurs Salésiens

XXVI^e ANNÉE

N^o 301

JUILLET 1904.

SOMMAIRE : Encourageons les vocations — Le représentant du Successeur de Don Bosco en Amérique — Le Congrès de Musique Sacrée de Buenos-Ayres — Le dogme dans la morale — Nouvelles des Missions de Don Bosco : *Mallo-Grosso* — Le Culte de Marie Auxiliatrice : *Turin*, solennité du 24 mai — Grâces de Notre Dame Auxiliatrice — Chronique salésienne : *Valsalice, Turin, Palagones, Bagé* (État du Rio Grande, Brésil), *Quilo*, Nouvelles consolantes.

Encourageons les vocations

LE 28 mai dernier, Son Éminence le Cardinal-archevêque de Turin conférait dans sa chapelle privée l'Ordre de la Prêtrise à onze de nos chers confrères. Dans ce nombre nous remarquons trois Français, un Anglais-Irlandais, un Polonais et plusieurs Italiens. N'est-ce pas là la démonstration évidente de la catholicité de l'Œuvre Salésienne ! Nous ne parlerons pas des cérémonies émouvantes de l'ordination, et il nous est impossible de traduire les sentiments de profonde émotion qui saisirent les nouveaux prêtres et nous pénétrèrent nous-mêmes lorsque le dimanche et chacun des jours suivants nous les vîmes monter l'un après l'autre à l'autel de Marie Auxiliatrice pour y célébrer le Saint-Sacrifice en présence de

leurs frères en religion, des innombrables enfants de l'Oratoire et d'une foule recueillie. Avec quelle ferveur ces heureux confrères s'adressèrent à la Madone de Don Bosco dont ils sont encore plus que par le passé les enfants dévoués et reconnaissants, car comme leur Père Don Bosco ils peuvent dire qu'ils doivent tout à Marie Auxiliatrice ! Avec quelle piété ils l'invoquèrent pour eux-mêmes, pour leurs parents vivants et défunts, leurs Supérieurs, la Pieuse Société Salésienne et leurs bienfaiteurs.

Il nous a paru que cette circonstance ne devait pas passer inaperçue pour notre famille salésienne et que nous devions faire savoir cette bonne nouvelle à tous ceux qui s'intéressent à l'Église Catholique et à l'Œuvre Salésienne des

vocations. Or, n'êtes-vous pas de ceux-là, bien chers Coopérateurs et Coopératrices, et ne vous consacrez-vous pas pour ainsi dire entièrement à ce but : Faire des prêtres pour sauver des âmes. Par là aussi vous répondez à l'appel si pressant de notre vénéré Supérieur Général qui ne cesse de vous exposer que si l'on ne peut pas faire autant de bien que l'on voudrait, c'est par suite du manque de prêtres. Mgr Lasagna, de regrettée mémoire, envoyant une relation sur Cuyabà, au Matto-Grosso, écrivait ces lignes désolées : « La population est d'environ 16.000 habitants. L'évêque n'a que trois prêtres dans la capitale et huit autres répartis dans les immenses paroisses échelonnées sur tout le territoire ; plusieurs de celles-ci sont sans pasteur depuis des années. Il y a un Séminaire dirigé depuis cinq ans par quatre zélés missionnaires lazaristes, mais les vocations réussissent si peu qu'en seize ans l'évêque n'a pu ordonner qu'un seul prêtre. »

« Nous craignons que la Foi ne vienne à se perdre au Mexique, disait Sa Grandeur Mgr Labastida, non point sous l'action plus ou moins dissolvante de gouvernements hostiles, ni à cause des séductions du Protestantisme ou de l'astuce de la Franc-Maçonnerie et des pièges qu'elle tend, mais *faute de prêtres*. J'ai une foule de paroisses sans curé, ni vicaire, en un mot sans rien de ce qui peut être utile aux âmes. »

Mais est-il besoin d'entendre les plaintes du Nouveau-Continent, dans lequel cependant un champ très vaste est ouvert au zèle des Salésiens, et ne distinguons-nous pas dans notre vieille Europe le même cri d'alarme en Italie,

en Espagne et en France. « Les vocations ecclésiastiques, dit un évêque de cette nation, diminuent presque partout et d'une façon alarmante. » — Cette plaie, dit un autre, va s'élargissant de jour en jour, au point qu'elle a déjà pris des proportions effrayantes. » — « La pénurie de ministres du Seigneur et la diminution des vocations, dit un écrivain estimé de l'Italie, se fait déjà sentir parmi nous au point que les évêques tremblent pour le sort des âmes qui leur sont confiées. » — « Les vocations sont loin de suffire aux besoins des populations de l'Espagne » s'écriait l'évêque de Palencia.

Bien chers Coopérateurs, vous n'êtes pas de ces chrétiens qui oublient trop aisément qu'ils ont des devoirs à remplir relativement aux vocations. Plus d'une voix cependant leur a rappelé cette obligation et leur en a montré les motifs. M. Guibert écrivait dans son beau livre sur la *Culture des vocations* : « S'il est vrai que la vocation vient de Dieu, il est aussi certain qu'elle ne germe et ne fructifie que par le travail de l'homme. Désormais les obstacles au recrutement du Clergé et des Congrégations sont devenus tels, qu'aucun catholique ne peut plus négliger la part qui lui revient dans cette œuvre capitale. Les difficultés de l'œuvre présente donnent à cette question une importance toute particulière. »

La lutte est de tous les siècles : mais vous savez qu'elle prend de nos jours un caractère d'acuité extrême. Les événements se précipitent, et nous marchons à grands pas vers la ruine des choses passées et vers la naissance d'institutions nouvelles. Quelle cause ga-

gnera dans la désorganisation qui se fait? Ce sera celle qui possèdera la vie la plus intense. L'intensité de la vie dans l'Église Catholique, c'est la pureté de la foi, c'est la fermeté des principes, c'est l'ardeur conquérante du zèle, mais c'est aussi la *puissance numérique de son armée*. Voilà pourquoi l'obligation de susciter des vocations d'apôtres ne s'était jamais imposée aussi rigoureuse qu'aujourd'hui.

Si le recrutement ne fut jamais plus nécessaire, jamais par contre il ne fut plus difficile. Autrefois les vocations surgissaient comme par enchantement : la source coulait spontanément et à pleins bords. À la foule qui se pressait d'elle-même aux abords du sanctuaire et du cloître, il suffisait d'ouvrir les bras. Aujourd'hui il n'en est plus de même et nous voyons les difficultés apparaître de plus en plus nombreuses et de plus en plus graves. Pour ne pas rendre cet article trop long nous nous contenterons d'en énumérer quelques unes, par exemple, les progrès de l'enseignement laïque que nous voyons actuellement régner pour ainsi dire seul en France. L'école est irréligieuse trop souvent, et si les enfants n'en sortent pas sceptiques, railleurs, sectaires, ils sont du moins antipathiques à toute idée de vocation. C'est ensuite le mal intellectuel qui est plus profond encore. Ce n'est pas toujours en vertu d'un acte de foi que les parents confient au prêtre ou au religieux leurs enfants ; souvent des intérêts divers motivent leurs démarches. Puis, aux yeux de l'enfant, la profession religieuse n'apparaît plus comme la profession la plus noble, la plus séduisante ; il la dédaigne

comme une chose qu'on laisse aux hommes d'esprit borné et de volonté faible. N'est-il pas vrai que l'enfant veut être ce qui lui apparaît le plus grand, le plus honoré, le plus lucratif, et disons même que jusqu'à vingt ans, c'est par la noblesse de la profession que le jeune homme se laisse émouvoir? Quand le sacerdoce apparaissait dans un rayonnement d'une beauté toute divine, nombreuses étaient les âmes qui le voulaient embrasser. Depuis que par les manœuvres infernales de nos ennemis, il a paru défiguré et digne d'ignominie aux regards du peuple, combien d'enfants seraient honteux d'y aspirer! Et si je parlais de l'humble vie du religieux, ne trouverions-nous pas une aversion plus grande encore? Qu'on ne l'ignore pas : les parents n'ont plus cette foi naïve et forte dont les enfants étaient nourris autrefois : désormais les enfants eux-mêmes subissent des crises intellectuelles redoutables et il y a dans les écoles et les collèges catholiques d'innombrables victimes de ces tempêtes intérieures!

Ce mal de l'esprit est d'autant plus dangereux qu'il est encore aggravé par l'état *moral*. Hélas! par suite des mauvais exemples, des mauvaises lectures, des mauvais spectacles, des mauvaises rencontres, la corruption est très précoce dans les générations actuelles. Quelle peine il faut se donner pour que la gangrène des âmes entamées ne se communique pas aux âmes encore intactes! Ne constatons-nous pas ensuite, et aujourd'hui surtout en France les entraves des pouvoirs publics. Ceux-ci, en effet, trouvent que, malgré les difficultés du milieu, la grâce fait encore

de trop nombreuses conquêtes. Inspirés par des sectes impies, ils ont pris tous les moyens qui sont en leur puissance de faire avorter les vocations, etc. etc.

Les obstacles que rencontre le recrutement des vocations parmi les enfants, font à tous les catholiques un devoir strict de s'intéresser à cette œuvre. Rappelez-vous, bien chers Coopérateurs et dévouées Coopératrices, cette parole de S. Denys l'Aréopagite que vous avez pu lire pendant si longtemps au frontispice du *Bulletin salésien*: *Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.* Or, nous ne connaissons pas de moyen plus efficace pour donner à Dieu le concours qu'il nous demande qu'en contribuant de toutes nos forces à soutenir l'œuvre des vocations sacerdotales dont le but est de former des prêtres vertueux et zélés qui gardent au cœur du peuple chrétien la foi; d'héroïques missionnaires qui aillent jeter la divine semence de la vérité et porter les splendeurs de l'Évangile à des multitudes de pauvres âmes encore plongées dans les ombres de la mort et les ténèbres du paganisme. Comprenez bien dans cette œuvre sublime l'obligation qui s'impose à vous et les difficultés de toute sorte qui s'y rencontrent, et dites-vous: « Précisément parce que c'est difficile, je veux y donner tous mes soins. Une œuvre non entravée peut marcher seule; une œuvre devant laquelle se dressent tant de barrières a besoin du secours de mon bras. C'est notre plus beau titre de noblesse qu'une si grande cause ne puisse se passer de nous. » Et comptez-vous pour rien les douces consolations que vous ressentirez

dans l'accomplissement de cet important devoir! Assurer une vocation, nous dit Mgr de Ségur, entretenir un jeune lévite, préparer, enfanter un prêtre, n'est-ce pas l'œuvre des œuvres? Donner à la terre un autre Jésus-Christ qui sera l'homme de Dieu et l'homme des âmes, quel présent et quel bonheur! Entrer en part de tout ce que son ministère opère de choses divines, et puis, être heureux au ciel de l'honneur et de la joie qu'il aura procurés à Dieu, des profits éternels que lui devront les âmes, quelle gloire et quelle récompense! Et Dieu ayant tant reçu de vous, vous devant un prêtre qui sauvera des milliers d'âmes, n'imaginera-t-il pas quelque moyen pour acquitter sa dette? La reconnaissance pèse à l'homme: elle ne pèse pas à Dieu. Donner un prêtre à l'Église, c'est tirer une lettre de change sur Dieu; elle ne sera point protestée.

Bien chers Coopérateurs, dévouées Coopératrices, aimez de plus en plus cette œuvre des vocations sacerdotales et soutenez-la par vos prières ferventes, par votre grand zèle, par vos généreuses aumônes. Priez, nous dit Notre Seigneur, priez le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers pour travailler à sa moisson. En second lieu mettez tout en œuvre pour agir par votre parole, par votre propre exemple, par des actes d'un zèle qui rayonne en vue de susciter, d'encourager et de soutenir les vocations, enfin par votre charité surnaturelle, effective et forte, cette charité qui aime les âmes d'un amour dévoué, persévérant, décidé à ne reculer devant aucun obstacle.



LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO

EN AMÉRIQUE

*Extrait des lettres de Don Gusmano (Suite).**

Une ascension au Meiggs.

Toutes ces occupations firent rapidement passer le temps et nous profitâmes des quelques instants libres pour rendre visite aux R. P. Jésuites, aux Franciscains, aux Dominicains et aux Lazaristes, qui tous accueillirent avec la plus grande déférence, la plus touchante cordialité, le représentant de notre vénéré Supérieur général.

La compagnie anglaise des chemins de fer étant venue à connaître la présence du Visiteur des Salésiens, nous fit très gracieusement offrir trois billets qui nous permirent d'aller voir cette ligne de chemin de fer, la plus élevée du monde et véritable merveille du Pérou que viennent admirer beaucoup de curieux. Certes le spectacle n'est pas sans intérêt. En moins de 8 heures le train s'élève à 15665 pieds au dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire qu'il atteint une hauteur de 4775 mètres!

Ce tronçon de voie ferrée est digne d'admiration, surtout quand les trains rapides s'enroulent bruyamment dans les entrailles du rocher ou lorsqu'ils glissent sur les ponts et les viaducs jetés si hardiment au dessus du gouffre, décrivant de gracieuses courbes, faisant de courts zigzags, comme autant d'échelons d'un immense escalier. Quel dommage que ma pâle description n'en puisse pas donner même une faible idée! Lorsqu'on est parvenu à un certain point, le train passe sous un long tunnel, mais il s'arrête avant d'y entrer et un employé va en avant pour s'assurer que le passage est libre; je profitai de ce moment pour descendre et recueillir un peu de neige, chose rare en plein mois de mai et même d'autant plus rare que nous venions de Lima où il ne pleut jamais d'un bout de l'année à l'autre. C'est à tel point que les habitants ne couvrent pas leurs maisons de tuiles, mais d'une terre toute particulière qui empêche que les

rayons du soleil trop ardent ne pénètrent et ne chauffent trop les habitations. De l'endroit où je me trouvais je contemplais le mont *Misti* éternellement couvert de neiges et dont le cratère menace continuellement de vomir la lave destructrice. Notre maison d'Aréquipa avec son important observatoire se trouve au pied du *Misti*, et elle semble toujours menacée par celui-ci. Ce serait un grand malheur si l'on venait à perdre cet observatoire renommé et cette colonie agricole, unique, dans son genre, dans tout le Pérou. Nous étions assez satisfaits de notre excursion, mais nous devons avouer qu'elle fut cependant pénible, car le manque d'air provoque de violents maux de tête et d'abondantes hémorragies. La privation presque totale d'air à cette hauteur de plus de 5000 mètres, la pluie qui nous prit à la sortie de la gare alors que nous nous rendions à l'hôtel qui nous avait été indiqué, et l'avis que nous ne pourrions peut-être pas célébrer le lendemain la sainte messe faute de local convenable, tout cela concourut à augmenter notre malaise. Cependant le jour suivant Don Albéra put offrir le saint-Sacrifice au cours duquel D. Pane et moi nous communiâmes, et après une légère tasse de café nous regagnions la station et nous redescendions vers Lima. Nous avons pu à *Chosica*, située à une heure de cette dernière ville, visiter le terrain sur lequel on espère construire la maison de Noviciat pour les vocations Péruviennes. Que le Seigneur nous en envoie beaucoup et de bonnes, car la moisson est grande.

Conférence de S. G. Mgr Costamagna et fête de Marie Auxiliatrice.

Le mois de mai arrivait cependant à sa fin; D. Albéra prêchait tantôt aux enfants de l'Oratoire, tantôt aux Filles de Marie Auxiliatrice, et de temps en temps à la foule assemblée dans

(*) Voir *Bulletin salésien* de Juin.

l'église paroissiale de Callao. Nous avons depuis quelques jours au milieu de nous Mgr Costamagna et l'on pensa à faire aux Coopérateurs la conférence prescrite. Elle fut fixée au 24 mai et des lettres de faire part furent aussitôt envoyées. Elle eut lieu dans l'église des P. Jésuites dont l'amabilité à l'égard des enfants de Don Bosco est toujours grande, et l'assistance fut des plus nombreuses. On y remarquait la présence de S. Exc. le délégué apostolique, de S. G. Mgr. l'archevêque de Lima et de Mgr Caceres. Après une courte lecture, Mgr. Costamagna monta en chaire et dans un style clair, châtié, insinuant il expliqua ce que signifiait le mot Coopérateur. Il montra que l'on peut coopérer par la prière, les bons conseils, l'aumône, il rappela comment les Coopérateurs répandus un peu partout peuvent faire beaucoup de bien, et pour preuve il signala l'armée du Salut dont le chef ordonnait une semaine d'expiation et dans ce laps de temps recueillait 50000 livres sterlings « Je viens directement de Santiago, ajouta le conférencier où dans l'espace de trois mois on a ramassé 50000 livres pour fonder un asile qui permettra de recueillir les chiens et les chats vieux, malades ou abandonnés, et l'Autorité municipale a favorablement accueilli ce projet. Lima n'a jamais démenti sa renommée de ville charitable. » Il cita aux assistants le fait qui se passa à Iquique où en un mois on trouva une somme de 15000 francs pour élever une maison destinée aux enfants pauvres, et confiée aux Sœurs de Marie Auxiliatrice. « Ici, continua Mgr Costamagna, à Lima se fait sentir vivement la création d'un Patronage, venez-nous en aide, bien chers Coopérateurs. Tous les enfants ne peuvent pas aller à l'école; ils ne peuvent même pas suivre les cours du soir, il est donc nécessaire qu'il y ait un Patronage où l'on puisse instruire, récréer, arracher au vice et sauver tant d'enfants et de jeunes gens moralement abandonnés. » Nous avons l'assurance qu'à la suite de cette conférence le Patronage de Lima surgira de terre; c'est d'ailleurs, le désir ardent des trois prélats qui y assistaient et ce vœu sera prochainement réalisé.

Nous fêtons le lendemain la solennité de Marie Auxiliatrice; Mgr le délégué apostolique voulut bien célébrer la messe de communauté. et à 10 heures il y eut office pontifical auquel assistèrent les trois évêques. Don Albéra eut, le 26, une agréable surprise. Tous les confrères et les enfants des trois Maisons de Lima se réunirent

dans la chapelle trop petite de l'un des Oratoires et assistèrent à la messe dite par notre cher Visiteur. Presque tous s'approchèrent de la sainte Table, offrant cette communion aux intentions du bon Supérieur. D. Albéra leur adressa quelques paroles, les dernières, comme témoignage de ses remerciements mais il ne put continuer tant les larmes l'en empêchèrent. Il quitta enfin le collègue, mais tous les enfants tinrent à l'accompagner jusqu'à la gare, et longtemps encore après le départ du train ils le saluaient de la voix, du béret ou de leur mouchoir. En une demi-heure nous étions à Callao où nous attendaient également les élèves de nos deux maisons de la ville. Nous montons bientôt à bord, salués par la musique instrumentale du Collège qui cherchait par ses airs les plus joyeux à dissiper la tristesse répandue sur tous les visages. Mgr Costamagna embrassa une dernière fois Don Albéra, me permit de baiser son anneau pastoral et me dit à mi-voix: « Au revoir, à Guayaquil! » Nous reverrons-nous?? Comme il est consolant d'espérer! Nous partons avec cette pensée.

En route pour le dernier port du Pérou.

Le bruit assourdissant des chaînes avait cessé, l'ancre était relevée et notre vapeur voguait vers l'Equateur. Il portait le nom d'*Aconcagua*, l'une des plus hautes montagnes des Cordillères, et c'est un des meilleurs bateaux qui nous ayons rencontré sur le Pacifique. Il nous fallut encore longer pendant trois jours les arides rivages du Pérou, et, au lieu de fixer les yeux sur les montagnes dépouillées de toute végétation, nous nous complûmes à nous rappeler nos souvenirs sur cette République que nous laissions derrière nous.

Il fut un temps où Pérou était synonyme de richesse, et fabuleux furent les trésors que l'on déposa entre les mains des premiers conquérants pour obtenir la mise en liberté de l'Inca *Atahualpa*, traîtreusement capturé. On offrit pour cela au fameux Pizarre autant d'or massif qu'il en fallait pour atteindre la hauteur d'un homme dans le cachot même où était détenu le prisonnier, et le double d'argent. Hélas! afin de pouvoir libérer ce soi-disant descendant du Soleil, on alla jusqu'à dépouiller les temples de leurs objets précieux, et c'est de ce moment que commença la décadence du pays. Malheur aux nations qui se rendent coupables de sacrilège! Plus elles croient s'élever à l'apogée de la gloire et plus elles s'approchent de l'abîme où elles ne tarderont pas

à tomber. Nous voyons ici un triste mais bien salutaire exemple de la justice divine!

Le 29 mai amenait la solennité du T. S. Sacrement, mais nous étions toujours en pleine mer. On put cependant vers 9 heures, grâce à la bienveillance du Capitaine, célébrer, à la grande joie d'une nombreuse assistance, la sainte messe dans le vaste et élégant salon des premières; notre pensée se porta vers ces villes favorisées où Notre Seigneur porté en procession bénit la population, les rues, les places et les maisons. « Qu'il est pénible, me disait D; Albéra, de passer cette fête belle entre toutes les belles sans y pouvoit prendre part! » Nous descendons vers onze heures à Paytà pour envoyer à nos confrères de Guayaquil un télégramme les prévenant de notre arrivée pour le lendemain. Par bonheur nous rencontrons sur notre chemin la procession du T. S. Sacrement; nous nous empressons de nous joindre au cortège; on nous présente deux torches, nous accompagnons le divin-Maître et nous recevons sa bénédiction. Puis nous rejoignons en toute hâte l'*Aconcagua* dont la sirène se fait entendre depuis quelque temps. Que la Providence est donc bonne!

Paytà est le dernier port du Pérou; à cet endroit la nature change complètement; quittant son aspect désolé, elle revêt un manteau vraiment majestueux, d'une végétation luxuriante. Nous sommes en effet en face des côtes de l'Équateur.

En vue de l'Équateur.

L'Équateur! Voici encore un nom plein de poésie pour les Américains et renfermant en soi tout ce que la toute-puissance de Dieu a créé de grand, de beau et de sublime; il semblerait que la divine Providence a voulu tout accumuler dans ce pays privilégié. Ici c'est le mont *Chimborazo*, le roi des Andes dont la tête altière dépasse les plus hautes cimes; plus loin, c'est le *Cotopaxi* qui continuellement vomit des torrents de feu et les projette à perte de vue; ce sont des forêts interminables, aux arbres différents; c'est le fleuve *Guayas* qui roule ses eaux limpides à travers des prairies empaillées des plus belles fleurs!

Pour nous, l'Équateur avait je ne sais quoi d'indéfinissable, je devrais dire, de merveilleux. Don Bosco vieillit et déjà près de la mort voulut

descendre pour la dernière fois dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice et bénir les missionnaires qui s'en allaient vers l'Équateur pour y fonder des Oratoires et des Missions, et notre bon Père prononça à voix basse des paroles que nous ne parvenons qu'aujourd'hui à comprendre. Nous savions que les évêques et les prêtres de ce pays commençaient après de longues années d'exil, à rentrer en cachette dans leur chère patrie, et cela depuis quelques mois à peine. On



La végétation dans les forêts Équatoriennes.

nous avait conseillé d'écrire au nouveau Président (le Gouvernement était changé), le prévenant de la prompte arrivée du Visiteur des Salésiens, mais nous ignorions de quelle façon il avait reçu notre communication. Le Seigneur voulut-il encore nous imposer quelques sacrifices? Que sa sainte volonté soit faite, pourvu que nos chers confrères de l'Équateur n'aient pas à en souffrir.

Nous avons entendu raconter de vive voix par de malheureux exilés que nous avons rencontrés ici et là mais surtout dans nos Maisons du

Chili et du Pérou les souffrances qu'ils avaient endurées et la haine dont on les entourait ; nous avons lu les pages intéressantes de *Francesia* dans son livre: *Nos Missionnaires à Quito*, et même auparavant, alors que nous étions encore en Europe, nous avons entendu de la bouche de Don Calcagno, Supérieur de la mission de l'Équateur, les tragiques épisodes de ses quarante jours de marche forcée vers l'exil à travers la forêt. Don Calcagno put alors échapper à l'inévitable catastrophe, mais il devait bientôt sous le poids des fatigues endurées succomber dans la République voisine de San Salvador où il s'était retiré, gardant toujours les très vif espoir de rentrer dans son Équateur. Nous ne pouvions pas oublier que Guayaquil conservait la dépouille mortelle de notre cher Don Milano, forcé d'abandonner Cuenca malgré son état très grave. Tout cela passait devant notre esprit comme dans un bien triste tableau nous montrant le passé avec ses faits, l'incertitude du présent et les craintes pour l'avenir.

Ce ne fut pas un mince sacrifice pour D. Albéra d'attendre pendant tout un mois à Lima qu'il put entrer dans l'Équateur; il était prêt à tout pour accomplir la mission dont il était chargé et apporter un peu de réconfort à nos aimés confrères. C'est avec ces sentiments que le 30 mai, dans le plus strict incognito et après avoir invoqué le nom de Marie, nous entrions à Guayaquil sans nous inquiéter le moins du monde de la grave épidémie qui infestait alors la ville ni des immenses fatigues auxquelles nous devions nous attendre en pénétrant dans cette République.

À Guayaquil.

Guayaquil est une ville admirablement située sur les bords du fleuve Guayas dont elle a pris le nom et elle offre un splendide panorama. Très importante pour l'Équateur, elle compte plus de 60000 habitants. Tout ce qui doit se rendre à Quito ou dans l'intérieur de la République, trouve ici son entrée naturelle ; aussi le commerce y est-il très florissant; l'influence que cette ville exerce est telle que bien des fois elle a décidé du sort de l'Équateur et l'on peut dire que toutes les secousses, toutes les révolutions ont leur source à Guayaquil. A peu d'exceptions près, la ville est entièrement construite en bois, même les églises qui sont cependant très vastes et leurs clochers élancés. Nous en avons vu quelques unes et nous avons pu contempler aussi plusieurs pa-

lais qui certes n'ont aucune valeur architecturale, mais ne manquent pas d'un certain goût. Nous admirâmes surtout le magnifique édifice du collège Rocafuerte, construit depuis peu de temps. On venait précisément de recevoir de Paris les matériaux nécessaires pour l'établissement d'un coûteux cabinet de physique et de chimie. Hélas! les professeurs n'eurent pas le plaisir de mettre en place les différents instruments ni même de les retirer des caisses, car cinq semaines après, alors que nous faisons visite à l'aimable général Plaza, Président de la République, on nous apprit qu'il ne restait plus rien de ce superbe collège. Il avait été complètement rasé par un terrible incendie qui détruisit 26 quartiers de la ville, plusieurs églises, ainsi que des hôpitaux et d'autres établissements publics. A notre retour quelques jours plus tard nous avons pu constater qu'il ne restait debout que le tiers de la ville de Guayaquil. Quel affreux spectacle! Le feu continuait encore sourdement son œuvre néfaste et s'acharnait sur tout ce qui s'offrait à sa voracité. Parcourant les rues nous passâmes devant ce qui avait été le Séminaire et ses écoles annexes, les bureaux de la curie etc. Il n'en restait plus trace. Plus loin nous nous trouvons devant les ruines de l'église S. Augustin qui n'était pas encore achevée et qui se voyait pour la deuxième fois la proie du feu. On peut s'imaginer les scènes horribles qui eurent lieu lorsque l'incendie s'attaqua à l'hôpital regorgeant de malades et d'infirmes. En somme, Guayaquil présentait l'aspect attristé d'une ville sacagée et incendiée par la fureur d'un ennemi barbare. Et cependant il faut admirer la force d'âme des habitants qui ne se laissèrent pas aller à de vaines jérémiades; ils constituèrent au contraire, différentes commissions très actives qui se mirent aussitôt à l'œuvre pour recueillir un peu partout des souscriptions et relever les ruines de leur malheureuse ville.

A notre arrivée à l'Oratoire salésien appelé *La Philantropique*, 750 jeunes gens nous attendaient rangés en bon ordre, 600 sont étudiants et les 150 autres apprennent un métier. A la tête de l'administration il y a une société à laquelle les ressources ne font pas défaut; nous en voyons la preuve dans ces multiples et beaux ateliers abondamment pourvus des instruments les plus perfectionnés. Pour n'en citer qu'un seul, plus de 40000 francs ont été tout dernièrement dépensés pour l'atelier de Mécanique, mais, hélas! les machines risquent de se voir usées par la

rouille, faite de machiniste pour les mettre en mouvement et les utiliser. Plusieurs et des plus intelligents sont venus d'Europe à Guayaquil, mais ils n'ont pu résister au climat. Le distingué président de la société d'administration, Mr Garcia-Avilès, cousin du célèbre Garcia-Moreno et de qui je parlerai bientôt, mérite ou plutôt est au-dessus de tous les éloges pour l'intérêt qu'il porte à cet Etablissement. Tout le monde à Guayaquil sait que la prospérité de l'œuvre est

assez lourd et débilitant, surtout en la saison des pluies qui durent tout l'hiver, mais nos confrères commencent à s'y habituer, puis ce qui les fait passer par dessus bien des misères, c'est leur ardent désir de venir au secours de cette jeunesse de Guayaquil et de lui donner une éducation chrétienne.

Vers l'Est.

Nous nous sommes arrêtés deux jours à Gua-



Vue de la ville de Guayaquil — Équateur.

son unique souci, même au détriment de ses propres intérêts. Il aime passionnément cette institution, et c'est assez. Il n'y a que quelques mois que la *Philanthropique* a été confiée aux Salésiens et déjà un confrère est parti pour Turin pour obtenir de nos Supérieurs le personnel qui y est nécessaire. Alors le nombre des élèves pourra monter jusqu'à mille et même plus et ainsi les bienfaits d'une éducation religieuse s'étendront plus loin. En ce moment tous les professeurs et chefs d'ateliers sont des personnes du dehors qui ont prouvé à D. Albéra combien elles sont attachées à l'Œuvre. Le climat de Guayaquil est

yaquil. Le premier jour qui était un dimanche fut réservé à la célébration de la fête de Marie Auxiliatrice; les cérémonies furent aussi belles que possible; la chapelle regorgeait d'enfants, mais nous ne pûmes à notre grand regret faire de procession. Oh! comme nous songions à Turin et à sa grande manifestation de foi et de piété envers la Madone!

Nous nous mettons en route de bon matin, le 2 juin vers l'Est. Tout d'abord nous traversons le Guayas sur un petit transport à vapeur qui nous dépose sur l'autre rive, et nous montons dans le train qui nous doit conduire à Huigra, situé

à huit heures de distance et nous faire ainsi franchir d'un seul coup toute la longueur de la voie ferrée de l'Équateur. Notre locomotive va très lentement et nous fait perdre beaucoup de temps. Elle s'arrête enfin, mais pour nous rendre à Guatagsi qui se trouve à mi-chemin, et où un de nos bons Coopérateurs nous attendait., il nous fallait faire encore quatre heures de route. On nous déconseilla, vu l'heure tardive, de continuer notre trajet et c'était cependant notre plus ardent désir: sur le refus que l'on nous fait de nous céder une voiture nous en appelons à celui qui réunissait dans sa main toute l'autorité et qui se trouvait être un jeune homme de vingt-cinq ans. Il arriva bientôt et nous fit comprendre très poliment qu'il fallait renoncer à aller plus loin ce soir-là.

— Vous êtes Européens?

— Oui, Monsieur.

— C'est la première fois que vous passez par ici?

— Précisément,

— Eh bien! écoutez-moi. Vous ne connaissez pas nos chemins, autrement vous n'insisteriez pas tant pour vous aventurer ainsi. — Et il ajouta: Vous êtes Salésiens?

Ce nom qui nous avait si souvent rempli de joie et de saint orgueil sortit de notre bouche avec beaucoup d'hésitation; ce titre de salésiens qui nous était si cher, nous ne l'avons pas répudié, Dieu merci, et c'est cependant en tremblant que nous l'avouâmes. Les lecteurs du *Bulletin* ne doivent pas oublier que dans l'année 1896, un décret exilait les Salésiens de l'Équateur. Il est vrai que depuis quelques mois seulement un autre président était à la tête de la République, c'est un magistrat animé des meilleures intentions et désireux de voir la paix, l'union, la concorde régner dans tout le pays.. mais on nous avait engagé à voyager dans le plus strict incognito, et l'on comprendra par conséquent pourquoi nous étions si troublés, surtout si l'on songe que celui qui nous interrogeait était le chef de la police. Notre interlocuteur s'aperçut de notre émoi et se hâta de dire: «C'est que moi aussi je connais bien les Salésiens; je suis un de leurs anciens élèves.» Et aussitôt le voilà à nous demander des nouvelles de Don Louis, D. Cyriaque, Don Joseph, Don Félix, etc. tous anciens supérieurs de la maison de Quito dont il se souvenait avec plaisir. Il nous dit combien profonds avaient été ses regrets lorsqu'il avait appris que ses bons maîtres étaient condamnés à l'exil; en un mot

il semblait à ce bon Florès (tel était son nom) qu'il était encore dans son bien-aimé collègue. Quelques instants plus tard en nous souhaitant une bonne nuit, il nous demanda de prier pour un pauvre nègre qui venait d'être assassiné à quelques mètres de là; ses meurtriers croyaient qu'il avait quelque argent par devers lui. «Pauvres noirs, ajoutait-il, les entrepreneurs de travaux ne les payent plus depuis trois mois et vous pouvez facilement voir quelles en sont les conséquences: celui qui a un peu d'argent n'est par ici en sûreté.» Un peu d'eau chaude qu'on nous dit être du bouillon, un verre de bière plus substantiel assurément que tout le reste, tel fut notre maigre souper. Pendant la nuit nous n'apprîmes que trop ce qui était arrivé au malheureux mort, car il y avait auprès de notre tente une vingtaine de nègres, tous de la Jamaïque qui faisaient la veillée auprès du cadavre de leur compagnon; ils buvaient, pleuraient, chantaient et nous dûmes renoncer au sommeil bien que nous en éprouvions un trop réel besoin. Pour comble de malheur un côté de notre tente se déchira et laissa pénétrer un vent qui saisit Don Albéra et lui occasionna un violent torticolis dont il eut beaucoup à souffrir le lendemain, surtout pendant qu'il fut à cheval.

Marche forcée et nouvel habillement.

En reprenant notre marche, il nous fallut aussi prendre un nouveau mode de transport et nous devions le conserver pendant cinq mois, presque continuellement en faisant des marches forcées d'au moins dix heures par jour, souvent quatorze et quelquefois même plus. Cette nouvelle manière de voyager était dangereuse pour nous tant par notre inexpérience que par le naturel mauvais des animaux ainsi que par les chemins extrêmement difficiles, et avant d'enfourcher nos montures, nous dûmes subir une métamorphose.

Le missionnaire qui se met en route pour l'Orient est contraint de quitter la soutane qui lui créerait trop d'ennuis à travers les hailliers et les broussailles, en franchissant les torrents impétueux, en escaladant les montagnes à pic, etc. mais il nous déplaisait de nous en séparer. C'est alors que nous la serrâmes sur les reins, l'assujettissant avec une forte et large ceinture de cuir, indispensable en ces longs voyages à dos de cheval, si l'on ne veut pas s'exposer à quelque lésion interne provenant des secousses inévi-

tables. Le ventre et les reins doivent être prudemment garantis et il n'y a pas de meilleur moyen que cette ceinture fortement serrée. Comme coiffure nous primes un très large chapeau de paille, couvert de toile cirée; un grand grand mouchoir blanc nous entourait le cou et descendait sur les épaules par dessus un *poncho* (sorse de châle ayant un trou pour y passer la tête) qui tombait jusque sur les flancs de notre cheval et laissait à peine voir nos pantalons de peau de chèvre. Cette peau n'avait encore rien perdu de sa rigidité première et nous nous en aperçûmes aux multiples écorchures qu'elle traça sur nos jambes. Je m'étais muni d'une boussole et à côté de mon crucifix se voyait la crosse d'un revolver! Que personne ici ne prenne peur, mais que l'on sache bien que cette arme est absolument nécessaire dans ces régions pour se défendre contre les animaux féroces que l'on peut rencontrer, et même contre certains autres.. qui ne retrouvent l'usage de la raison que lorsqu'ils savent que le cavalier possède ce terrible instrument.

Nouvelles perplexités

Une fois donc bien équipés nous montons à cheval avec deux indiens comme guides et à 10 h. $\frac{1}{2}$ nous descendions à Guatagsi devant la factorerie d'un de nos Coopérateurs. Nous célébrons la sainte Messe et à l'issue nous apprenons que l'Inspecteur des Maisons de l'Équateur Don Fusarini, avait télégraphié de Riobamba qu'il serait auprès de nous le soir même et que nous ayons par conséquent à l'attendre. Cet incident retardait notre marche, mais nous ne voulions pas y penser tant était grand le désir de revoir D. Fusarini qui depuis deux jours était en marche à dos de mule pour saluer le représentant de Don Rua.

Quelle joie lorsque nous nous rencontrâmes! Le cher Inspecteur nous parla des dangers de l'orient et des besoins de notre mission de Guaquiza. Qu'importe! Don Albéra ne pouvait pas hésiter et il n'hésita pas. Il savait que là-bas on l'attendait anxieusement et sa mission lui était sacrée. Nous nous séparâmes de D. Fusarini qui continua vers l'occident et nous reprîmes notre route vers l'Orient.

L'Équateur dans sa plus grande longueur est séparé en deux par la Cordillère des Andes, la plus haute chaîne de montagnes qui s'étende du Nord au Sud, formant ainsi comme une gigantesque mu-

raille qui sépare l'Est de l'Ouest en même temps que les caractères et les mœurs des Équatoriens, de telle sorte que jamais peut-être ces deux régions ne se pourront réunir, tant elles sont opposées l'une à l'autre. A l'ouest il y a les 17 provinces qui forment vraiment la République, avec des plaines fertiles, des vallées cultivées et des coteaux admirablement boisés, tandis que vers l'est il n'y a que la nature brute, et la barbarie y règne en maîtresse. Nous nous dirigeons toujours de ce côté, luttant contre la fatigue inhérente à un tel voyage et les obstacles de toute sorte que nous rencontrons. Quiconque connaît D. Albéra, son âge, sa santé précaire, si délicate, ne s'étonnera pas si quelquefois, lorsque nous étions parvenus à un *tambo*, nous étions obligés de l'enlever de cheval et de le déposer sur une chaise ou ce qui en tenait lieu, tant ses jambes lui refusaient tout service. Qu'est-ce bien qu'un *tambò*? Le *tambo* est le lieu de repos du missionnaire; c'est là qu'il devra après une journée fatigante, passer la nuit; c'est un endroit établi tout exprès et qu'il lui faudra atteindre coûte que coûte, car s'il s'arrête sur le sommet de la montagne il court le risque d'attraper une pneumonie. Cette crainte donne de la force même à ceux qui sont le plus épuisés. Là, à ce *tambo*, si l'indien qui en a la charge est ingénieux, le missionnaire trouvera quelque chose de chaud, qui pourra réconforter l'estomac, soit de l'eau mélangée d'un peu de sel ou dans laquelle on délaie un peu de farine de maïs, de patate ou de *yucà*. Tout cela est bon parce que cela est chaud. Bien souvent on n'y trouve qu'un plat de maïs insuffisamment cuit et encore moins salé. Si l'on arrive au *tambò* sans avoir prévenu, il faut alors attendre des heures et des heures ce trop maigre repas. Le vin est là-haut une boisson inconnue; les naturels du pays le remplacent par l'alcool, extrait de la canne à sucre, mais il nous aurait brûlé la gorge.

Nous entrons donc dans le *Rancho* et nous inspectons la maison qui va nous recevoir; c'est une chambre de trois ou quatre mètres carrés, couverte par des feuilles de palmiers, étayée par des pieux plantés à même le sol et unis entre eux par d'autres pieux. Le plancher généralement élevé de quelques mètres au dessus du sol très humide est également recouvert de feuilles sèches ou de nattes formées par de flexibles cannes à sucre; les côtés de notre *hôtel* sont à découvert et nous nous tenons tapis tous les deux sur un étroit espace, évitant quant à moi de faire le moindre mouvement dans la crainte de jeter à terre mon

cher voisin. Le *rancho* garantit de l'eau mais il ne préserve pas de l'air et même si le vent vient à souffler, il laisse l'eau passer à travers les feuilles du toit soulevées par la tempête; on peut alors comprendre quel triste sommeil l'on a et combien peu il est réparateur pour des gens qui doivent le lendemain cheminer à cheval pendant toute une journée et par des chemins vraiment atroces.

Nous en étions à notre seconde journée de

La région de l'Est est dite la région de l'eau; il est de fait qu'il y en a en abondance, il y en a même trop, et nous nous en apercevions, car nous avons entrepris notre voyage en pleine saison des pluies. Le passage continu des bêtes de somme dans le même chemin avait à la longue creusé d'énormes trous remplis d'eau dans lesquels nos chevaux enfonçaient presque jusqu'au poitrail et qui, nous occasionnant d'épouvantables secousses, nous faisaient craindre d'être renver-



Port de Guayaquil — Équateur.

voyage, nous continuons à monter et le sommet de la montagne que nous devons atteindre semblait toujours aussi éloigné. Ajoutez que l'ascension était à certain endroit presque perpendiculaire, le sentier très étroit et qu'il nous fallait souvent descendre de cheval pour pouvoir avancer plus facilement! Que dire aussi de la descente sur l'autre versant de la montagne, plus pénible encore. Le sentier que nous étions obligés de suivre n'avait pas plus d'un mètre de largeur et souvent même moins, et il surplombait un torrent impétueux qui au moindre faux pas de notre monture nous aurait reçu dans ses eaux profondes.

Au passage des torents trop profonds, nos indiens qui n'étaient pas gênés par leur vêtements se jetaient à la nage pour gagner l'autre bord après avoir enroulé autour de leur corps une corde attachée à la bride du cheval. Celui-ci suivait assez fidèlement et c'est ainsi que nous pouvions passer non sans toutefois tremper entièrement nos jambes dans ces eaux fangeuses.

Nous atteignons enfin l'Azuay, masse informe de montagne rocheuse qu'il nous faut traverser. Don Albéra se plaint beaucoup de la rigidité de ses membres, mais il nous est absolument nécessaire de continuer notre chevauchée pendant six ou sept heures. Tout à coup son cheval glisse

mais parvient à se remettre d'aplomb. Hélas! D. Albéra, surpris par ce mouvement, est précipité à terre, le pied droit restant engagé dans l'étrier. Par bonheur le vénéré Supérieur est tombé du côté du rocher. Que serait-il arrivé si la chute s'était produite de l'autre côté? Il eut été inévitablement précipité dans un précipice qui mesurait plus de 1500 mètres de profondeur! Et si le cheval effrayé avait fait le moindre mouvement?

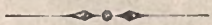
Je me trouvais immédiatement derrière Don Albéra, et l'indien était en avant; je l'appelai; aussitôt il s'arrêta, descendit de cheval et pendant qu'il tenait la monture du Supérieur, je réussis à dégager le pied de Don Albéra. La Vierge Auxiliatrice que nous avons invoquée quelques minutes auparavant, car il était environ midi, veillait sur nous.

(A suivre.)



Le Congrès de Musique sacrée

A BUÉNOS-AYRES



La date des 11, 12 et 13 Avril 1904 restera à jamais gravée dans les Annales de la Pieuse Société Salésienne et plus particulièrement de ses Maisons de la République Argentine. En ces jours en effet il se tenait à Buénos-Ayres un très important Congrès de Musique sacrée dont l'initiative revient tout entière à nos Confrères résidant en ce pays, car nous devons faire observer que longtemps avant l'apparition du document pontifical que Pie X a présenté au monde catholique sous forme d'un *Motu Proprio*, les Salésiens de l'Argentine qui dirigent la revue et l'association musicale Sainte Cécile avaient tracé les grandes lignes de ce Congrès, en avaient élaboré le programme, et il en résulte que le désir formulé par le T. S. Père trouva dans les Congressistes des adhérents non seulement pleins de bonne volonté mais encore d'enthousiasme et franchement résolu à joindre les actes aux paroles.

L'inauguration du Congrès eut lieu le 11 dans l'église de la Merci où la Messe solennelle fut chantée dans le plus pur chant grégorien. Son Excellence Mgr Espinosa, archevêque de Buénos-Ayres, y assista et tint chapelle pontificale. Le discours d'ouverture fut prononcé par le distingué curé de Saint Pontien de la Plata, le révérend Don Rasore.

Les matinées et les après-midi étaient réservés aux travaux des différentes commissions dans leurs bureaux. Ce fut dans la salle admirable-

ment décorée du théâtre du Collège Pie X d'Almagro que se tint dans la soirée de ce jour ainsi que les deux jours suivants la séance générale à laquelle assistèrent Mgr Sabattucci, Internonce Apostolique, l'Archevêque de Buénos-Ayres, son Auxiliaire Mgr Romero qui est aussi député au Parlement, Mgr Cagliero, archevêque de Sébaste et Mgr Terrero, évêque de la Plata.

En sa qualité de président effectif du Congrès, Mgr Duprat, Vicaire général de l'Archidiocèse, ouvrit la séance par quelques paroles de bienvenue aux éminents Prélats et aux nombreux Congressistes qui se pressaient dans la salle. Puis Mgr Romero prit la parole et entretint l'auditoire de *l'état actuel de la Musique sacrée dans la République Argentine et la nécessité de réagir contre ce déplorable état*. Le révérend Descomps lui succéda et parla du *Chant grégorien*. Dans les intervalles un choeur composé de belles voix et habilement dirigé interpréta d'admirables mélodies grégoriennes, et dès cette première séance générale d'importantes résolutions furent prises touchant la mise à exécution des réformes proposées.

Le 12, la cérémonie religieuse eut lieu dans l'église St. François où l'on exécuta la *Missa Angelorum*, sur l'édition de Solesmes. A la séance plénière du soir, les Congressistes encore plus nombreux que la veille écoutèrent avec intérêt le révérend D. Orzali, curé de Sainte Lucie, discourir sur le thème: *Pie X et le Motu Proprio*

relatif à la *Musique sacrée*. Ce fut ensuite notre confrère Don Rota, directeur du Collège Pie X de Villa Colon qui entretint l'assistance de la *Musique liturgique*. Le Supérieur des Rédemptoristes, D. Grote, donna de précieuses indications sur la *formation des chœurs*. Enfin Mgr Cagliero s'estima heureux d'adhérer publiquement et solennellement au nouveau document pontifical sur la *Musique*. Il ajouta que bien que déjà vieux il espérait encore pouvoir apporter à ce *Motu* son tribut personnel et aider dans la

évêques de la République Argentine acceptèrent avec joie d'être nommés Présidents d'honneur du Congrès. — Mgr Duprat prenant ensuite la parole traita de la *Musique sacrée dans les Séminaires*; l'ingénieur Medina parla sur les *Orgues*; le rév. D. Pont y Llodrà sur *l'esprit d'association et de propagande*. Il est inutile de dire que ces trois discours si relevés quant à la forme et au fond furent écoutés avec le plus vif intérêt et chaleureusement applaudis.

S. G. Mgr l'archevêque de Buénos-Ayres,



Membres de la Commission directrice du Congrès et quelques délégués.

mesure du possible, à la réalisation des vœux du Congrès et de Pie X.

Le même Mgr Cagliero officia pontificalement au matin du troisième jour dans l'église de la Victoire; on y entendit pendant la Messe le *Kyrie* et le *Gloria* de Gruber, le *Credo*, le *Sanctus* et l'*Agnus* de Sthele. La foule était très nombreuse dans le sanctuaire. Le soir troisième séance générale. Le Secrétaire général du Congrès donna lecture, d'abord d'un télégramme du Saint-Père, louant l'initiative des membres de l'Association Sainte Cécile et annonçant aussi la Bénédiction apostolique accordée à tous les Congressistes présents, ensuite des lettres d'adhésion de plusieurs éminentissimes Princes de l'Église et d'un grand nombre d'archevêques et d'évêques. Disons en passant que tous les

terminant alors cette dernière séance félicita la commission organisatrice de l'heureuse réussite du Congrès, exhorta les Congressistes à se montrer fidèles aux enseignements du T. S. Père, contenus dans le *Motu proprio* et leur donna rendez-vous pour le lendemain à l'église de la Merci où il tint lui-même à célébrer la sainte Messe et à entonner le *Te Deum*, qui mit fin à ces heureuses et inoubliables journées.

Nous sommes heureux de transcrire ici la lettre que S. S. le Pape Pie X a fait parvenir à notre Vénéré Supérieur Général à l'occasion du Congrès de Buénos-Ayres.

Au Révérend Don Rua.

J'ai l'honneur et le plaisir de vous faire

savoir que le T. S. Père a accueilli avec un vif intérêt la relation que vous lui envoyiez sur la tenue et les délibérations pratiques du Congrès de Musique sacrée, tenu les 11, 12 et 13 avril dernier, par les soins et sur l'initiative des Salésiens qui dirigent l'association et la revue Sainte Cécile à Buénos-Ayres.

Sa Sainteté, en même temps qu'elle me confie l'honorable mission de vous exprimer sa satisfaction, accorde la Bénédiction Apostolique aux

dévoués promoteurs du Congrès et à tous ceux qui ont assisté à ces très importantes assises.

Me félicitant d'être l'interprète de notre Auguste Pontife, je vous baise la main en vous priant de me croire votre très humble serviteur

GIOV BRESSAN.
Chap. secret. de S. S.

Au Révérend Don Rua
Supérieur Général de la Congrégation Salésienne.

Le dogme dans la morale

C'est un sujet d'une brûlante actualité, et cependant vieux comme le monde. N'oublierait-on pas un peu en le traitant un élément indispensable: l'enseignement de l'Église catholique sur ce point? C'est cet enseignement que nous voudrions rappeler.

Le rôle de l'écrivain n'est pas toujours de dire du nouveau, mais de redire des vérités toujours anciennes et toujours nouvelles; car la vérité n'a pas d'âge, elle est immortelle comme Dieu.

De plus Don Bosco a toujours été l'enfant docile de la sainte Église, et son système s'inspire tout entier des principes que nous allons exposer.

Une seule chose est regrettable, c'est que le chétif auteur qui aborde ce sujet n'ait pas une plume plus jeune et mieux taillée. Il compte pour cela sur les charmes de la vérité et sur la lumière qu'elle projette toujours, indépendamment du flambeau qui la porte.

L'Église catholique ne sépare jamais le dogme de la morale. Comme ce philosophe qui, pour convaincre ses disciples de l'existence du mouvement, se contentait de marcher devant eux, l'Église prouve la nécessité du dogme en dogmatisant. Elle base toute sa morale sur le dogme et ne paraît pas même soupçonner qu'il puisse en être autrement. Voilà pourquoi elle impose cette doctrine à la foi de ses enfants et menace de ses anathèmes quiconque oserait seulement le contraire. Selon elle, ce serait nier l'évidence et fermer volontairement les yeux à la lumière.

La question de principe pour les catholiques est donc irrévocablement tranchée, mais il est bon d'en étudier la pratique.

On peut réduire à trois chefs les principales vérités dogmatiques qui soutiennent et éclairent

la morale chrétienne: elles se rattachent à Dieu, à l'homme et aux relations de l'homme avec Dieu.

I

Dieu et la morale

La première des vérités sur lesquelles repose la morale catholique peut se formuler ainsi: Il existe un Dieu rémunérateur et vengeur, ce qui veut dire: Dieu est le souverain législateur: il récompense ceux qui observent sa loi et punit ceux qui la transgressent.

Or, pour récompenser le bien et punir le mal, il faut que Dieu le connaisse; il faut qu'il sache tout, que son regard embrasse tout l'Univers et sente le fond des consciences, comme le rayon du soleil enveloppe notre planète et pénètre jusqu'au fond des abîmes

Cette vérité est appelée nécessaire *de nécessité de moyen*, car quiconque l'ignorerait, ne pourrait faire le premier pas dans la morale et le chemin du salut.

Jadis nos écoles primaires n'oubliaient pas d'inculquer ce principe fondamental. Je me rappelle qu'à l'école communale d'un chef-lieu de canton où j'allais, tout petit bambin, on lisait sur le mur ces paroles écrites en gros caractères, au dessus du crucifix: « Dieu me voit! » Et le maître, fervent catholique, nous les commentait en ces termes: « Rappelez-vous, mes amis, que Dieu vous voit partout pour vous récompenser ou vous punir, selon que vous ferez le bien ou le mal. Quelque part que vous alliez, en quelque endroit que vous vous retiriez, serait-ce au sein des plus épaisses ténèbres, Dieu, qui est partout, ne vous perd pas de vue un seul instant. »

Le Dieu de la morale chrétienne n'est pas un Dieu quelconque, une abstraction vague, éclosé

dans le cerveau des philosophes. C'est le Dieu vivant et véritable, créateur du ciel et de la terre, éternel, infiniment parfait, tout-puissant, qui punit et récompense en Dieu, c'est-à-dire, infiniment et éternellement. Le Dieu de la morale catholique est le Dieu qui s'est révélé à Moïse par ces admirables paroles : Je suis Celui qui suis. — C'est le Dieu du Sinai, où il promulgue sa loi au milieu des éclairs et des tonnerres, pour imposer à son peuple cette crainte salutaire qui est le commencement de la sagesse. — C'est Celui qui a dit : « Je suis le Dieu unique et vous n'en adorerez point d'autres. Respectez mon nom. Consacrez chaque semaine un jour au repos. Honorez votre père et votre mère. Vous ne commettrez point d'adultère : vous ne volerez point. Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain. Vous ne convoiterez rien de ce qui lui appartient. — Le Dieu de la morale catholique, c'est le Dieu Incarné, Notre Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. C'est le fils de la Vierge Marie, le petit enfant de la Crèche, l'adolescent et l'ouvrier de Nazareth. — C'est Celui qui a été baptisé par S. Jean, qui a jeûné au désert, qui a prêché durant trois ans dans la Judée et la Samarie. C'est le Dieu Sauveur qui est mort sur la Croix pour nous racheter, qui est ressuscité le troisième jour, qui est monté au ciel où il demeure au milieu de ses élus, en attendant qu'il vienne à la fin des temps pour juger les vivants et les morts. En un mot le Dieu de la morale catholique, c'est Jésus-Christ, notre Dieu et notre frère, notre ami et notre modèle, qui a le premier pratiqué tout ce qu'il nous ordonne.

Comme on le voit, nous sommes loin de la morale neutre, de la morale indépendante qu'on proclame aujourd'hui, mais dont l'Église ne veut en aucune sorte, parce qu'elle n'est pas la vraie morale, ni même une morale. Nous avons aussi dépassé la morale purement naturelle qui est bonne, mais incomplète.

II

L'homme de la morale

L'homme de la morale catholique n'est pas un être chimérique, imaginaire, tombé des nuages ; c'est l'homme tel que Dieu l'a fait, que le péché l'a défait et que Dieu l'a refait.

C'est l'homme tel que Dieu l'a fait. Et comment Dieu a-t-il fait l'homme ? Comme on fait un chef d'œuvre, quand l'artiste s'appelle le Créateur des mondes.

« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » a dit Celui qui est la perfection infinie. Et l'homme ressemblera à Dieu par la partie spirituelle de son être, par ses admirables facultés intellectuelles, surtout par un libre arbitre qui en fait un roi et un souverain ; le grand attribut de Dieu, c'est l'indépendance et par la liberté l'homme participe à l'indépendance de Dieu ; arrière donc le fatalisme, le déterminisme. L'homme de la morale catholique est un être libre.

L'homme de la morale catholique, c'est l'homme tel que le péché l'a défait, car l'Église ne biaise pas sur ce point ; le péché originel est un dogme de foi, et celui qui le nierait cesserait d'être catholique. On peut même dire qu'il mériterait à peine le nom de rationaliste, car l'expérience et l'histoire confirment sur ce point les données de la foi. Oui, l'homme a été ravagé par un cataclysme moral dont toute sa personne conserve les traces. Ce cataclysme c'est le péché de notre premier père, c'est la déchéance originelle.

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Le poète est ici d'accord avec la foi et la raison.

L'homme de la morale catholique, c'est l'homme tel que Dieu l'a refait. C'est l'homme régénéré en Jésus-Christ ; c'est l'homme baptisé, redevenu le fils bien-aimé du Très-Haut. L'enfant chrétien élève les yeux vers le ciel et appelle Dieu son père ; l'esprit de Dieu l'anime, il est l'héritier présomptif du royaume céleste ; par le mystère de la grâce, c'est un Dieu en fleur.

Sans doute et assurément, tant qu'il sera sur cette terre d'épreuves, il sentira deux hommes en lui, il sentira la lutte de la chair contre l'esprit ; il sera sollicité au mal et pourra le commettre, mais il sera aussi sollicité au bien par l'Esprit de Dieu, son père, qui repose dans son cœur et anime son âme. O éducateurs chrétiens, comprenez l'excellence de votre mission ; vous êtes les précepteurs des fils du Roi des cieux.

III

L'homme dans ses relations avec Dieu

On établit en philosophie que l'homme a des devoirs à remplir envers Dieu. Il lui doit un culte intérieur, extérieur et public ou social. Pourquoi un culte intérieur ? Parce que l'âme intelligente, qui connaît Dieu, son auteur, est

tenue de l'honorer par des sentiments d'adoration, de reconnaissance et d'amour. Pourquoi un culte extérieur? Parce que le corps est inséparable de l'âme et que lui aussi doit, à sa manière, des hommages à son Créateur. — Enfin le culte social résulte de ce que la société comme l'individu vient de Dieu. Les sociétés sont les fruits du besoin de l'association, que l'homme a reçu de la nature, et doivent par conséquent des hommages au suprême auteur de la nature. Or, dans la morale catholique, ces différents devoirs ont été codifiés par Jésus-Christ et son Église. Jésus-Christ exige de ses disciples une adoration en esprit et en vérité, c'est-à-dire, intérieure et sincère. Il a mis sur leurs lèvres une prière qui associe la bouche au cœur dans le culte du divin Père. Et, jusqu'à la fin des siècles, l'homme régénéré invoquera son Père céleste et dira: « Notre Père, qui êtes aux cieux. » Jésus-Christ a institué le sacrifice de son corps et de son sang, il a consacré le repos hebdomadaire, et par l'audition de la messe, chaque dimanche, le chrétien rend à Dieu le culte social dont l'Église, par ses offices, ses processions, ses solennités, a fixé les diverses manifestations.

Que penser après cela de ceux qui suppriment à l'école tout culte religieux? Ils en écartent l'exercice du premier des devoirs, et y introduisent le froid de la mort. Combien au contraire les écoles chrétiennes sont plus vivantes avec leurs prières du matin et du soir, les invocations après et avant la classe, leurs messes privées ou solennelles, leurs chants, leurs cantiques, leurs autels, leurs statues, leurs offices, leurs processions. Tout cela c'est le culte extérieur et public, expression et gardien du culte intérieur, de cette intime communication de l'âme avec Dieu, son premier principe, sa dernière fin et sa souveraine béatitude.

Dans la morale catholique, l'homme est en rapport avec Dieu par la prière qui ne consiste pas seulement à rendre à Dieu des hommages, mais encore à lui demander ses grâces. Car c'est une nouvelle vérité de foi, un dogme inséparable de la morale que la nécessité de la grâce. La grâce est un secours de Dieu, une lumière pour l'esprit, une force pour la volonté, sans lesquels l'homme ne peut remplacer ses devoirs ici-bas et atteindre sa fin suprême. Or Dieu a fait de la prière une condition absolue de sa grâce: « Demandez, a-t-il dit, et vous recevrez... Vous n'avez pas mon secours parce que vous ne

le demandez pas ou que vous le demandez mal... En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, c'est-à-dire, en vue de votre salut, je vous l'accorderai. »

Donc sans prière l'homme reste seul avec sa misère, et il lui sera impossible d'atteindre sa fin soit dans l'ordre naturel où il a déjà besoin du secours d'En-Haut, soit dans l'ordre surnaturel où il ne peut absolument rien faire sans la grâce de Dieu. Aussi l'expérience montre que ces deux choses sont corrélatives: Peu de prières, peu de vertus; beaucoup de prières, beaucoup de vertus. L'enfant sincèrement pieux est vertueux; l'enfant impie au contraire est vicieux. Défions-nous de ces prétendus honnêtes gens qui ne fléchissent jamais le genou pour prier. D'abord ils n'accomplissent pas leurs devoirs envers Dieu et ils restent impuissants à remplir toutes leurs autres obligations d'hommes et de chrétiens.

C'est pour faciliter à ses enfants le grand devoir de la prière que l'Église approuve une foule de pratiques pieuses envers les saints du ciel et surtout envers la Reine des Saints, l'Auguste Vierge Marie, Mère de Dieu.

Que dire maintenant des sacrements? N'y a-t-il pas encore là des vérités dogmatiques qui pénètrent la morale et qui en sont inséparables.

Tout homme est appelé à la régénération. Le Sauveur dit: « Si quelqu'un ne renaît pas par l'eau et l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume des cieux. » Il faut donc tenir compte du baptême, s'y préparer, si on ne l'a pas encore reçu et en conserver le fruit s'il nous a été conféré.

Or la vie du baptême s'alimente par un sacrement qui est le centre et le foyer de la vie chrétienne: ce sacrement, c'est l'adorable Eucharistie. Jésus-Christ a dit: « Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » L'Eucharistie est l'aliment quotidien de la vie chrétienne et l'Église exprime le désir que les fidèles fassent la Sainte Communion chaque fois qu'ils assistent au saint Sacrifice de la Messe. Elle donne chaque jour cet aliment sacré à ceux qui en ont faim. Elle voudrait que tout le monde s'en nourrit aux principales fêtes de l'année et menace de rejeter de son sein ceux qui pousseraient la négligence jusqu'à s'en priver durant les solennités paschales.

Or la communion tient à la foi, parce qu'on ne peut s'en approcher sans croire à la présence

réelle de N. S. J. C. sous les apparences du pain et du vin. La communion est en même temps un précepte divin et ecclésiastique. Elle fait essentiellement partie de la morale catholique. Disons qu'elle en est l'ornement, le soutien, la joie. L'Eucharistie est véritablement notre viatique durant le pèlerinage d'ici-bas. Elle nous prend dès notre entrée dans la vie morale, à l'âge de raison, et nous accompagne jusqu'au dernier terme de notre existence. La première et la dernière communion sont les deux grandes espérances chrétiennes : l'une est l'espérance de la vie temporelle, l'autre de la vie éternelle.

Mais le sacrement de l'Eucharistie ne va pas sans celui de la Pénitence. Moins essentiel en soi que le premier, il est, à cause de notre misère, d'une plus grande nécessité. L'Eucharistie est destinée à nourrir la vie divine reçue au Baptême; la Pénitence nous rend cette vie, quand nous l'avons perdue par le mauvais usage de notre liberté.

De plus, on peut envisager le sacrement de Pénitence, soit comme précepte, soit comme conseil. Le sacrement de Pénitence n'est de précepte qu'une fois l'an et quand nous en avons besoin pour sortir du péché et renouveler la grâce de Dieu. Au contraire, l'Église conseille de s'en approcher souvent et elle réserve ses plus précieuses faveurs d'indulgences à ceux qui se confessent chaque semaine. Elle va même jusqu'à dire par l'organe d'un Concile général que tout ce qu'il y a de sainteté sur la terre doit en grande partie être attribué à la confession sacramentelle. Voilà pourquoi le sacrement de Pénitence est le grand levier de la vie morale et de l'éducation chrétienne.

Les élèves de nos écoles catholiques connaissent bien l'efficacité de ce sacrement et les avantages qu'il procure à leur âme. Aussi vont-ils souvent se plonger dans ce bain salutaire. Le conseil de l'Église n'est pas fait pour les effrayer, et on les voit en grand nombre venir chaque semaine verser les secrets de leurs cœurs dans le cœur du prêtre de J.-C. et recevoir de son ministère divin la grâce qui purifie, guérit et fortifie. Quand l'accès du confessionnal est facile, il n'y a pas jusqu'aux petits enfants qui n'aillent chaque semaine dire à leur père spirituel qu'ils veulent être sages, éviter le péché et aimer Dieu de tout leur cœur et de toutes leurs forces.

Chers petits chrétiens, admirables jeunes gens

que la foi conduit au prêtre pour lui dire ce qu'ils ne diraient pas même à leur mère, parce qu'ils veulent être les amis de Dieu, honorer leur vie par des mœurs pures et sauver leur âme pour l'éternité! Parlez donc après cela à l'Église du Christ de faire de la morale sans dogme! Non, quoiqu'ils essayent et quoiqu'ils fassent, les ennemis du dogmatisme ne remplaceront jamais les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, pas plus qu'ils ne remplaceront la foi en N. S., à l'Église et au Symbole catholique.

Ils asseoient leur morale sur le vide ou sur du sable mouvant. Nous au contraire nous lui donnons pour base un dogmatisme inébranlable, celui sur lequel ont bâti toutes les générations depuis le commencement: Dieu, le Paradis, l'Enfer, la liberté, l'immortalité, notions universelles, sanctionnées et complétées par la parole infailible de Jésus-Christ et de son Église.

Mais si par hasard ces pages tombent sous les yeux d'un ennemi de nos croyances, j'entends d'ici l'exclamation qu'il va pousser: « La voilà bien, cette odieuse théocratie qui comprime et étouffe les âmes et les courbe sous un joug impitoyable! » A cela je répons: La vérité n'étouffe pas plus l'âme que l'eau n'étouffe le poisson, que l'air n'étouffe l'oiseau. Le poisson ne se plaint jamais d'avoir trop d'eau pour nager, ni l'oiseau un espace trop étendu pour déployer ses ailes. Or, en dehors de la vérité, l'âme est comme le poisson hors de son élément, comme l'oiseau en cage.

Allez donc visiter successivement des écoles chrétiennes et des écoles antichrétiennes. Faites une inspection soigneuse, impartiale. Vous verrez de quel côté se trouve la compression et l'étouffement! Vous verrez si les élèves de nos écoles catholiques ressemblent à des esclaves à la chaîne, si les fronts sont plissés et les physionomies moroses. On ne nourrit pas le bœuf avec de la chair, ni le loup avec du foin. L'âme vit de vérité. L'erreur ne peut que la faire souffrir.

C'est parce que les écoles salésiennes sont éminemment catholiques que Don Bosco les a fondées sur une double base: la prière et la gaité.





MATTO-GROSSO

La Mission des Indiens Coroados Borörös

Relation de D. Ambroise Turiccia. (*)

Une visite aux cabanes des Indiens.

A droite de la case occupée par les Missionnaires, nous trouvons disposés en forme de quadrilatère les *ranchos* des 140 indiens qui se sont installés dans la colonie. Pour que chaque famille ait sa cabane, il faudra attendre que toutes celles-ci soient contruites. Le *ranchito* mesure huit mètres sur quatre, et au centre de la place il y en a un plus grand, le *Baito* ou *Bryito*, qui sert de salle de réunion pour les hommes. Les femmes n'y pénètrent pas ordinairement, mais les enfants y ont libre accès après les classes et y prennent leur récréation.

Toutes ces cabanes sont numérotées et nous pourrions en passer l'inspection et en signaler les heureux possesseurs, si je n'étais arrêté, très vénéré Père, par la crainte de vous fatiguer par cette longue énumération; je me contenterai donc d'indiquer les propriétaires les plus en vue par leur autorité, leur fonction ou leur popularité.

Et tout d'abord nous trouvons dans la première cabane le capitaine *Joaquin* qui fut le premier à s'aboucher avec les missionnaires et qui par sa parole influente sut persuader à ses compagnons de venir habiter dans la colonie. C'est un vaillant homme, resté veuf avec trois enfants, deux filles qu'il conduit chaque jour à l'école des Sœurs et un garçon qu'il instruit lui-même. Ce jeune homme montre avec fierté une

glorieuse cicatrice que lui a laissée une blessure reçue lors de la dernière attaque des *Coyapós*. Après de cette cabane s'élève celle du capitaine Michel Rua, un des principaux prêtres ou *Bari* de cette peuplade. Plusieurs enfants lui sont nés des deux épouses qu'il avait prises, ainsi que lui permettait son titre de *Bari*. Avec lui habite le chef Lulù, doyen de la colonie et les plus jovial des hommes. Dans le but de m'être agréable, il me proposa de chanter en tenue le *Bacururù*. Il faut vous dire que lorsqu'il n'est pas obligé de prendre le costume de parade, Lulù se contente de très peu; la chemise lui suffit ou le pantalon avec le gilet ou le chapeau. J'acceptai donc sa proposition et aussitôt il s'approche de moi, me place la main droite sur le cou, m'entoure la poitrine de la gauche et commence son chant. Quelle musique! Ses grimaces étaient encore plus curieuses, et pour me satisfaire davantage il venait jusqu'à m'embrasser sans arrêter sa mélodie. Je dois avouer que je ressentais une certaine répugnance à ces caresses, et je ne sais ce que j'aurais fait si Don Balzola ne s'était pas trouvé là!

A quelques pas plus loin nous rencontrons le chef *Toto Pais* avec sa femme, sa belle-mère et ses enfants. Lui aussi est un *Bari*, mais d'une classe inférieure, et la différence qui existe entre Michel Rua et lui est qu'il ne peut pas converser avec *Marebba* (le Dieu bon) mais seulement avec le fils de celui-ci. Cette famille était en deuil par suite de la mort du beau-père et tous avaient le corps entièrement tailladé de coups de couteau. La veuve s'était coupée les cheveux qu'elle portait en longues tresses à la ceinture. Pais loge dans sa cabane un pauvre aveugle qui passe sa journée à chanter et à fabriquer des flèches.

Nous voici chez l'indien *Joachin* qui a épousé une fille du capitaine Lulu. Il a avec lui un jeune orphelin devenu complètement idiot à la suite d'une grande frayeur qu'il ressentit, il y a près

(*) Voir *Bulletin Salésien* de Mai 1904.

de deux ans. La famille s'occupe à tisser de grandes nattes à l'aide de feuilles de palmier et c'est merveilleux de voir comment ils arrivent à produire de véritables chefs d'œuvre avec les pauvres instruments qu'ils possèdent.

Ne passons pas sans entrer chez Emmanuel Diz que nous trouvons sur son grabat où l'ont couché les blessures reçues dans le dernier combat contre les *Coyapòs*. Il n'est ni pêcheur, ni tisserand, mais laboureur, et nous voyons dans sa cabane différents produits agricoles qui nous remplissent de joie et d'espérance car cela nous démontre que nos indiens de la colonie sont plus prévoyants que les *Tobas* qui ne savent rien conserver pour l'avenir.

élan qu'on lui a amené. Rappelons ici qu'aucun de ces Indiens n'aurait autrefois pris une bouchée de nourriture si elle n'avait pas été préalablement bénite par un *Bari*.

Disons un petit bonjour à *Ginho* l'un des savants de la peuplade, car il sait un peu de portugais appris lorsqu'il était tout jeune et qu'il se trouvait en service dans une famille parlant cette langue. Entrons chez Paolo que nous apercevons en train d'enluminer ou plutôt de colorier le visage de sa fiancée. Il faut voir sa pose d'artiste et le sérieux avec lequel il opère! Il trace très lentement une ligne, puis il s'arrête quelques instants pour contempler son œuvre; on dirait qu'il attend l'inspiration et qu'elle refuse de venir. La



La Schola Cantorum du Congrès.

Nous voudrions saluer André, mais il a quitté son logis depuis quelques jours pour se rendre près de certains autres indiens qui habitent à quelque distance et les décider à venir dans la Colonie, mais tout proche de là nous voyons dans la case d'un autre *Bari* une vieille indienne dont la tête, la gorge, les épaules et les bras sont couverts de plumes multicolores. La brave femme est vraiment impayable mais elle ne laisse pas de m'étonner par sa propreté presque raffinée.

Nous arrivons à l'habitation du chef Matteo, qui est le *Bari* principal mais qui ne peut plus figurer dans les cérémonies sacrées ou profanes par suite d'un horrible lupus au visage, qui le rend affreux à voir. Nous le saluons au moment où il pratique des exorcismes sur la tête d'un

patient de son côté tient à ce que la décoration soit parfaite; aussi ne fait-elle pas le moindre mouvement, même des paupières; c'est une vraie statue. On nous dit que ce travail est pour les indiens la meilleure manière de prouver leur sympathie et leur affection.

Manuel Nimez, voisin de *Ginho*, est un indien déjà fort âgé et d'une grande originalité. Nous avons pu en juger par le fait suivant qui se passa sous nos yeux. Don Balzola a apporté pour un de ses petits enfants souffrant de la poitrine un certain onguent avec lequel il se prépare à le frictionner. A peine notre *Manuel* a-t-il vu l'onguent qu'il se glisse entre notre confrère et l'enfant; et découvrant ses épaules, il prie et supplie Don Balzola de l'oindre lui aussi, car, disait-

il, jadis, c'est à dire, au temp de sa jeunesse, il y avait ressenti des douleurs. C'est là une nouvelle preuve que les indiens ne sont que de grands enfants; tout ce qu'ils voient, ils le veulent. Nous finirons notre tournée au village indien par *Bodestein*, père du premier né dans la colonie, appelé Léon Pecci en mémoire du grand et regretté Pontife Romain.

Gouvernement des Borörös — Leur manière de donner des ordres — Bari, Marebba et Pope.

Le gouvernement des indiens Coroados-Borörös est véritablement patriarcal. Les indiens du Paraguay et des autres régions dont j'ai entendu parler, sont partagés en tribus qui loin d'avoir entre elles des relations amicales, se haïssent au contraire et s'en veulent à mort. Il n'en est pas ainsi des Coroados qui s'aiment vraiment en frères partout où ils se trouvent les villages ne sont pas soumis à un seul cacique, mais d'après ce que j'ai pu voir, ce sont trois ou quatre indigènes qui portent le nom de capitaine, et ceux-ci dans le village commandent seulement à quelques familles dont ils sont les parents.

Très étrange également leur manière de donner des ordres. Tous les hommes se réunissent pendant la nuit près du *Baito* et un des capitaines pris au hasard prend la parole. Les auditeurs s'étendent sur le sol, et l'orateur seul se tient debout, le cigare à la bouche. Son discours est toujours improvisé et empreint d'une réelle monotonie dans le débit et les gestes. Il parle de ce qui s'est fait durant la journée qui vient de s'écouler, il inflige des blâmes s'il est survenu quelque désordre, puis, toujours à haute voix, il indique l'horaire et les occupations du lendemain. Actuellement nos indiens ont pris l'habitude, avant de se rendre à la réunion, d'aller trouver D. Balzola pour lui demander s'il n'a rien de particulier à recommander. Le missionnaire en profite pour leur donner des instructions spéciales et très opportunes et il est arrivé à leur faire rendre les objets qu'il leur avait prêtés dans la journée. Et en effet, lorsque la réunion est terminée, on voit s'approcher des capitaines des indiens qui leur remettent quelque objet, ne serait-ce quelquefois qu'une aiguille, comme cela s'est vu. Si l'orateur vient à oublier quelque chose, immédiatement deux ou trois de ses compagnons s'empressent de la lui indiquer sans qu'il se fâche pour cela, mais alors ce n'est plus parler qu'il fait, il crie littéralement, il répète les ordres donnés, car il faut savoir que les ordres n'ont de

valeur que si c'est un des capitaines qui les donne. Remarquons aussi que ces chers indiens ne manquent pas d'applaudir l'orateur, non pas en frappant des mains, mais en poussant des cris stridents plus ou moins unanimes, selon l'opinion que se sont faite les auditeurs.

Une certaine nuit le discours traditionnel avait pris fin, tous les assistants se disposaient à regagner leurs cabanes lorsque un nouveau venu demanda la parole qui lui fut aussitôt accordée. Il en usa car il était, paraît il, beau parleur, mais il en abusa aussi car il fut long, au dire de tous ceux qui étaient présents. On sut depuis que cet avocat n'appartenait pas au village, qu'il était en quelque sorte un touriste sauvage venu pour connaître ce qu'il en était dans la Colonie et rapporter aux siens ce qui s'y faisait.

Ce qui me fait encore croire que nos indiens de la Colonie vivent sous le régime patriarcal, c'est que tous se réunissent pour manger en commun à la *Baito* où l'on apporte toutes les provisions, sans aucune distinction de personnes ou de places, et bien que tous ne se livrent pas au même travail.

Sous le rapport religieux nos Indiens ont une foi aveugle dans leurs *Bari*, c'est à dire, leurs prêtres, dont il sera très difficile de détruire la grande autorité. Ils croient à l'existence d'un être suprême ou Dieu bon qu'ils nomment *Marebba* et qui réside au cinquième ciel, car ils admettent pour la plupart cinq cieux. Ce *Marebba* n'a pas eu de commencement, mais il a une mère et un fils, et celui-ci a la même toute-puissance. Le *Marebba* s'occupe des hommes et il a tant à faire que lorsque les *Bari* veulent lui parler, ils doivent crier de toute la force de leurs poumons s'ils veulent être assurés d'être entendus et écoutés. Les *Bari* principaux peuvent seuls s'entretenir avec lui, et les autres *Bari* ne conversent qu'avec le fils. Les Borörös reconnaissent en outre un dieu mauvais qu'ils appellent *Bope*; il habite plus particulièrement sur les montagnes, les arbres et aussi dans l'un des cinq cieux, le *Colorado*. Il se trouve beaucoup de *bope* parmi les hommes et les femmes, et les indiens sont persuadés que tous les maux répandus sur la terre proviennent des *Bope*. J'eus l'occasion de parler par l'intermédiaire de D. Balzola avec le *Bari* Michel qui soutenait voir réellement *Marebba* et *Bope*. Il nous dit que *Marebba* était grand et beau, riche et bien vêtu. Nous lui montrâmes quelques images de Jésus afin qu'il put établir quelque comparaison et il nous affirma

que *Marebba* était beaucoup plus grand et beaucoup plus beau. Je lui montrai alors une grande gravure représentant S. Michel terrassant Lucifer, je lui demandai si *Bope* était aussi laid que le démon et il me répondit qu'il était encore beaucoup plus horrible!

Exorcismes — La chute d'un bolide.

Les *Börörös* croient que dans tous leurs mets il se trouve beaucoup de *Bope* qui s'y cachent pour leur faire du mal; aussi avant de prendre la nourriture, s'empressent-ils de présenter au *Bari* la chair, le poisson et les fruits de la saison, afin d'en chasser l'ennemi. Les *Bari* affirment que pendant la cérémonie les *Bope* abandonnent réellement ces objets mais pour entrer en eux-mêmes d'où ils parviennent ensuite à les faire fuir avec l'aide de *Marebba*.

La scène fort curieuse de leurs *exorcismes*, si je puis me servir de ce mot, vaut la peine d'être décrite. Ils commencent par prononcer à voix basse des paroles qu'ils n'interrompent plus, puis ils élèvent peu à peu le ton, ils renversent en arrière le corps afin de donner plus de force à la voix et enfin ils se mettent à pousser des cris stridents et désespérés qui étourdissent vraiment l'assistance. Ils en reviennent ensuite à des plaintes sourdes; un tremblement convulsif s'empare de leur corps bientôt en sueur et ils font l'effet de véritables démoniaques. C'est alors qu'ils portent à leur bouche des quartiers de viande dans lesquels ils mordent et mordent avec rage. Ils donnent comme explication de cet acte que c'est le *Bope* et non pas eux qui mange avec une telle voracité. Le *Bari Michel* voulut bien nous raconter tous ces détails et comme nous lui demandions de nous indiquer comment le *Bope* entrait en lui, il accepta de nous l'expliquer, mais son corps se mit aussitôt à trembler, ses yeux se remplirent de grosses larmes et il s'éloigna subitement de nous en nous disant que *Bope* était déjà en lui.

Les *Bari* semblent réellement possédés pendant qu'ils accomplissent leurs cérémonies et leurs rites si bizarres, et qui sait si l'esprit malin n'y a pas une grande part? Quant à moi je crois qu'il y a là beaucoup de fiction et surtout une grande hypocrisie. Les *Corroados* se servent énormément de la religion pour tenir sous leur domination les femmes; les hommes n'ajoutent foi qu'à ce qui leur convient, mais je dois cependant dire que ces derniers ont une très grande peur des *Bope*.

Un soir que nous venions de terminer notre frugal repas, nous nous entretenions entre nous de la Mission, lorsque notre conversation fut tout-à-coup interrompue par une clameur épouvantable qui semblait venir du village. Don Balzola m'affirma que jamais il n'avait entendu rien de pareil.

— Allons, me dit-il, allons voir ce qui se passe! Nous nous dirigeons donc vers l'endroit d'où était parti ce bruit, et, arrivés sur la place centrale nous trouvons toute notre colonie en proie à la plus grande frayeur. Hommes, femmes et enfants, tous donnaient les marques de la plus terrible épouvante. Nous nous empressons de rechercher la cause de leur terreur et nous découvrons que la violente panique était le résultat de la chute d'un bolide, qu'ils avaient pris pour un *Bope* descendu sur la terre pour leur occasionner quelque dommage. C'est avec beaucoup de peine que nous réussîmes à les rassurer, leur disant qu'il n'y avait aucun danger. Nous nous imaginions du moins être parvenus à calmer leur effroi, mais l'arrivée des deux *Bari Michel* et *Toto Païs*, leurs paroles et leurs gestes ajoutèrent encore à l'épouvante. Sur leur ordre ils allumèrent trois feux autour desquels ils s'accroupirent, blêmes de peur, tandis que les *Bari* restaient debout, couverts des pieds à la tête du fameux *Aricu*, sorte de toile vernie aux couleurs éclatantes. Ceux-ci se mirent alors à se démener comme des possédés, faisant lentement le tour des brasiers et prononçant tantôt à voix basse, tantôt à voix très retentissante ces monosyllabes: *Bu, ! bu! bu!* que les Indiens répétaient aussitôt sur le même ton. Revenus à leur place, les *Bari* toujours criant prirent alors des cigares qu'ils élevèrent vers le ciel en signe d'offrande; ils les allumèrent, et les fumèrent continuant toujours par leurs chants et leurs plaintes à les offrir au Dieu bon.

Enfin le *Bari Païs* se retira dans sa cabane, tandis que le *Bari Michel* après s'être agenouillé s'asseyait sur ses talons. Tous les Indiens l'entourèrent, désireux de savoir quelque chose. Nous l'entendîmes leur dire que lui et *Païs* étaient parvenus à se faire entendre de *Marebba* qui avait pris son couteau et son fusil et s'était mis à la poursuite du *Bope*. Tous se levèrent aussitôt donnant les signes de la joie la plus vive et s'en retournèrent prendre un peu de sommeil.

Cette scène du plus haut comique dura près d'une heure, et cependant elle nous fit franchement pitié, car elle nous montra le degré d'abaissement où en sont ces pauvres sauvages et quelle autorité possèdent sur eux leurs *Bari* ou prêtres.

(A suivre.)



LE CULTE DE * * * * *

MARIE AUXILIATRICE

TURIN. — L'année dernière voyait se dérouler dans le sanctuaire de Marie Auxiliatrice au Valdocco les magnifiques et indescriptibles solennités du Couronnement de l'Image de notre bonne Mère et il nous semblait qu'il fut impossible que désormais on put y voir plus de splendeur, plus d'enthousiasme. Nous devons avouer que rien en effet ne peut surpasser cette inoubliable journée du 17 mai 1903, mais il faut aussitôt reconnaître que cette date étant mise de côté ou plutôt précieusement encadrée dans les éphémérides de notre Pieuse Société Salésienne, la fête de Marie Auxiliatrice a revêtu cette année un caractère plus grandiose, plus solennel et nous donnons cette affirmation sans que l'on puisse en quoi que ce soit nous taxer d'exagération.

Au jour anniversaire du couronnement s'ouvrait la neuvaine préparatoire et pendant ces neufs jours, matin et soir, bien longtemps avant l'heure fixée pour l'exercice l'église se remplissait de cette pieuse foule qui depuis trois semaines écoutait avec attention les pratiques instructions de Don Billieni. Que dire des communions qui dépassèrent chaque jour le chiffre de douze cents, des chapelets récités à haute voix et sans interruption depuis l'ouverture des portes et se continuant bien avant dans la nuit! Le commencement de la neuvaine fut encore marqué par la bénédiction et l'aposition dans le chœur d'une pierre commémorative du couronnement. Cette cérémonie eut lieu à l'issue de la messe de sept heures, dite par Monseigneur Bertagna, archevêque titulaire de Claudiopolis et elle fut présidée par ce vénéré

prélat, entouré du Supérieur Général et de plusieurs membres du Chapitre de notre Pieuse Société. Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte latin de cette inscription en même temps que nous en donnons la traduction.

Ob memoriam faustissimi diei XVI. Kal. Junias An. MCMIII quo nomine atque auctoritate Leonis XIII Pont. Max. Augustinus Richelmy Card. Arch. Taurinensium multis adstantibus episcopis adclamantibus universis aurea corona redimivit imaginem Virginis Christi Adjut. — Hunc titulum laeti gratique exstare voluimus.

« Nous avons voulu en témoignage de notre joie et de notre reconnaissance ériger cette pierre commémorative en souvenir de cet heureux jour, seizième des calendes de Juin 1903, au cours duquel S. Ém. le Cardinal Augustin Richelmy, Archevêque de Turin, au nom, et par l'autorité de S. S. le Pape Léon XIII et avec le concours de nombreux archevêques et évêques déposa sur la tête de la Vierge Auxiliatrice une couronne d'or. »

Don J. Marchisio, directeur de l'Oratoire lut l'inscription que nous devons à la plume exercée du distingué Professeur Don Cerruti, puis il entonna le cantique si connu : *Nous sommes les enfants de Marie*, répété aussitôt par les voix des milliers de fidèles qui se pressaient dans le chœur et le sanctuaire. Il y avait en ce moment dans le chœur un jeune abbé privé depuis huit mois de l'usage de la parole. Il était complètement aphone et les médecins spécialistes le déclaraient atteint d'une paralysie des cordes vocales incurable. Tout-à-coup il se sent poussé comme par

une force mystérieuse, il éprouve le désir de chanter, il sent qu'il a recouvré la voix, que la Madone a manifesté sa toute puissance et il s'unit à la foule avec une émotion que tout le monde doit comprendre. Disons de suite que depuis cet instant notre cher confrère n'a pas cessé de parler à haute et intelligible voix et de chanter les louanges de Marie Auxiliatrice, sans ressentir la moindre fatigue. Le bruit de cet heureux événement ne tarda pas à se répandre dans la cité de Turin et le concours des fidèles à l'autel de la T. S. Vierge fut encore plus nombreux.

La fête de la Pentecôte fut solennellement célébrée le 22 mai ; Mgr Spandre, auxiliaire de S. Ém. le Cardinal-archevêque de Turin assista aux offices et tint chapelle pontificale. Il revint au Valdocco le lendemain pour y célébrer devant une très nombreuse assistance la messe de sept heures.

Vers trois heures de l'après-midi les Coopérateurs et les Coopératrices se réunissaient dans l'église de Marie Auxiliatrice pour y entendre la conférence qu'il est d'usage de faire en cette circonstance et qui fut présidée par S. G. Mgr Gamba, évêque de Biella. L'orateur fut un de nos confrères, Don Valletto, missionnaire d'Amérique.

Depuis plusieurs heures les différentes trains amenaient les pèlerins de la Ligurie, du Piémont, de la Vénétie et de la Lombardie, et ceux-ci s'empressaient de se diriger vers le Sanctuaire pour déposer aux pieds de la Madone l'hommage de leur profonde piété. Un assez long retard fut même occasionné sur la ligne de Milan par l'affluence nombreuse des pèlerins à toutes les stations.

Le sanctuaire est complètement rempli bien longtemps avant que ne commencent les premières vêpres solennelles, chantées dans le plus pur chant grégorien par la maîtrise de l'Oratoire qui s'est vraiment dépassée pendant cette période de fêtes. La décoration de l'église est la même qu'au grand jour du Couronnement, mais l'éclairage est encore plus brillant, car, comme nous l'avons déjà précédemment dit, plusieurs lustres électriques sont venus s'ajouter aux anciens et inondent le sanctuaire et le chœur d'une lumière éblouissante, tandis qu'un puissant réflecteur permet aux yeux ravis des spectateurs de contempler dans leurs plus petits détails les couleurs

aux teintes si fines du tableau et de ses différents personnages que domine rayonnante l'image si belle de Marie Auxiliatrice. Enfin vers 9 heures, une foule qu'il eût été impossible d'évaluer, se pressait sur la place, sur le cours Regina Margherita et dans les rues adjacentes pour admirer la plus éblouissante, la plus féérique des illuminations. Toute la façade du sanctuaire rayonnait de milliers et de milliers de bougies électriques aux lueurs les plus variées et faisait un piédestal lumineux de toute beauté à la Vierge couronnée dont le nimbe doré semblait vraiment de feu. Et la foule applaudissait à ce spectacle, elle applaudissait à la musique instrumentale qui jouait ses meilleurs morceaux, elle mêlait sa voix à celle des enfants de l'Oratoire qui redisaient à la Madone leurs plus beaux cantiques, elle regardait mais surtout elle priait, émue, contente et elle ne se décidait à s'éloigner qu'avec regret et fort lentement.

— Enfin nous sommes au 24 mai, à la solennité de Marie Auxiliatrice. A trois heures du matin le joyeux carillon annonce aux fidèles déjà nombreux sur la place que les portes du Sanctuaire sont ouvertes à leur piété et que la Madone, comme une mère aimante, attend ses enfants bien-aimés pour recevoir avec les témoignages de leur affection les prémices de cette journée du plus beau printemps. Les messes commencent et bien que quatre autels provisoires aient été placés tout autour du chœur, il faut à beaucoup de prêtres s'armer de patience pour attendre le moment où ils pourront offrir le saint sacrifice.

C'est S. Ém. le Cardinal qui célèbre lui-même la Messe de 7 heures après laquelle il exhorte les enfants à manifester grandiosement leur filiale affection à la meilleure des mères. A 10 h. Mgr Gamba officie pontificalement. L'éloquent prédicateur du mois de Marie, Don Billieni, termine brillamment la série de ses sermons en montrant les gloires de la Très Sainte Vierge à travers les siècles et principalement pendant la dernière moitié du XIX siècle. La maîtrise exécute d'une façon parfaite la Messe de Ravello et obtient le même succès que l'an passé dans la reprise de l'antienne *Corona Aurea* du Maestro et confrère Dogliani.

Durant toute l'après midi ce n'est qu'un flux continu de pèlerins entrant dans l'église, s'y

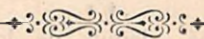
agenouillant, puis prenant part à la récitation des prières en l'honneur de la T. S. Vierge, ou se dirigeant vers la sacristie pour y faire bénir les objets de piété qu'ils viennent d'acheter tout à l'heure à l'une ou l'autre des nombreuses boutiques installées sur la place. A quatre heures il se produit un vif mouvement de pieuse curiosité dans l'immense assemblée: c'est qu'en effet des voix jeunes, bien timbrées en même temps que puissantes, viennent d'entonner un cantique dans une autre langue que l'italien, et la foule tente de s'approcher du chœur pour voir les chanteurs qui répètent ce si doux refrain: *Catholiques et Français toujours*. Les novices salésiens français d'Avigliana, leurs petits frères de Sampierdarena, les alumnistes Assomptionnistes autrefois à N. Dame des Châteaux, actuellement à Mongreno, récitent en français le rosaire et ils en séparent chaque dizaine par un couplet d'un de nos vieux cantiques. Grande est l'émotion commune à l'audition de ces airs simples et si beaux! Un bon confrère termine cette *cour de Marie* nullement préparée et bien consolante par quelques mots que son cœur d'apôtre lui inspire, et il exhorte vivement ses auditeurs à prier avec ferveur pour eux-mêmes, pour leurs amis, leurs bienfaiteurs, leurs persécuteurs et la chère Fiance.

Mais voici que l'heure s'avance; les vêpres pontificales sont commencées et déjà la procession solennelle s'organise. Ce n'est pas une petite affaire que de mettre en rang toutes les confréries, les Associations, les Patronages, les religieux et les religieuses, etc. etc. qui tiennent à faire cortège à la Reine du Ciel voulant visiter une petite partie de son immense domaine de la terre.

Au moment où la maîtrise entonne le *Magnificat*, la procession se met en marche, et ce n'est que longtemps, longtemps, après que le clergé précédé de la croix apparaît à la porte du Sanctuaire. Nous voyons successivement défiler une longue théorie d'enfants de chœur, puis viennent les clercs de Valsalice, des Séminaristes, un très grand nombre de prêtres, les membres du Chapitre Supérieur de la Pieuse Société Salésienne. Notre vénéré supérieur général Don Rua précède immédiatement S. G. Mgr. Gamba derrière lequel apparaît la magnifique statue de Marie Auxiliatrice. Quand celle-ci quitte l'église, c'est

comme une commotion générale dans la foule compacte que des garde-municipaux retiennent difficilement. Les représentants des diverses Associations catholiques de Turin et des environs portant leurs riches bannières ferment le cortège. Sur tout le parcours les maisons sont pavoisées, la foule se tait recueillie, on n'entend que les accords alternatifs des trois musiques instrumentales ou les chants des cantiques et des hymnes, et au passage de la Madone tout le monde s'incline ou s'agenouille. Ce n'est qu'à huit heures un quart seulement que la procession rentre à l'église dont la façade s'est illuminée comme par enchantement. On procède immédiatement à la Bénédiction solennelle du T. S. Sacrement. L'ostensoir est exposé au milieu de mille feux; la maîtrise chante le *Tantum Ergo* et S. Ém. le Cardinal-Archevêque de nouveau près de nous, présente à l'adoration des fidèles Jésus-Hostie et bénit l'assemblée qui s'incline profondément sous la triple bénédiction de son Dieu. Mais, malgré leur nombre ils sont petits les privilégiés ayant trouvé place dans le sanctuaire, et la foule qui elle aussi avait chanté son *Tantum Ergo* populaire, soupirait après la bénédiction du divin Maître dans le S. Sacrement. Le Cardinal, précédé des cérémoniaires et d'un grand nombre de clercs porteurs de torches allumées, s'avance jusqu'au grand portail et de là donne une seconde fois la Bénédiction. A ce moment toutes les têtes s'inclinent, un religieux silence se fait dans cette multitude! Comment exprimer la piété, la foi, la dévotion, l'amour pour son Dieu, de cette foule pressée, serrée? Puis soudain de ces milliers de poitrines un cri, un seul cri se fait entendre: Vive Jésus Rédempteur! Vive Jésus au Très Saint Sacrement, et quelques instants plus tard: Vive Marie Auxiliatrice!

Que cette bonne Mère continue toujours à se montrer telle envers ses pieux serviteurs qui lui ont témoigné en ces jours bénis leur profonde piété, leur grand amour filial, et qui ne cesseront jamais de l'aimer et de la prier avec encore plus de ferveur.



Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice

Si les orages des tentations s'élèvent, si les tribulations vous assaillent, appelez Marie; si vous êtes agités par les ondes furieuses de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de l'envie, invoquez Marie; si la colère, ou l'avarice, ou la concupiscence ballottent la barque de votre âme, portez vos regards vers Marie; si vous êtes accablés de tristesse, et sous le poids du désespoir, pensez à Marie; dans les périls, dans le doute, regardez Marie: que son nom soit sans cesse sur vos lèvres, qu'il vive à jamais dans vos cœurs. Voulez-vous avoir droit à la faveur de ses prières et au bienfait de ses lumières, suivez ses conseils, marchez sur les traces de ses vertus; à sa suite vous ne vous égarerez jamais; en la priant, vous espérerez toujours; si elle est votre appui, vous ne tomberez pas; sous sa protection, vous n'avez rien à craindre; sous sa conduite, vous éviterez tous les périls; par son secours, vous arriverez au port du salut.

(S. BERNARD).

C'est avec une bien douce joie que je viens vous prier d'insérer dans le *Bulletin* toute ma reconnaissance envers Notre Dame Auxiliatrice.

Depuis longtemps nous supplions notre bonne Mère du Ciel de nous accorder une grande grâce temporelle. Le cas depuis deux jours semblait désespéré, et nous invoquâmes la Très Sainte Vierge sous le titre d'Auxiliatrice. Au lendemain de notre promesse nous avons été exaucés au delà de toute espérance. Que Marie Auxiliatrice nous permette de bien continuer l'œuvre commencée si telle est la sainte volonté de Dieu.

Soyez louée et bénie à jamais, ô Marie, Secours des Chrétiens, et continuez à nous protéger.

Bouches-du-Rhône, 13 mai 1904.

C. R.

*
**

Ci-joint cinq francs en reconnaissance à Marie Auxiliatrice pour une grâce obtenue.

Samer (Pas de Calais), mai 1904.

M. B.

*
**

Le soussigné, depuis de longues années Coopérateur de l'Œuvre de Don Bosco, fut

atteint d'une maladie de cœur que le docteur jugea très grave, et il fut mis dans l'impossibilité de faire tout travail et même de trouver quelque repos. Voyant que les remèdes ne m'apportaient aucun soulagement, je m'adressai en toute confiance à Marie Auxiliatrice. J'envoyai à Turin une petite offrande avec prière de faire une neuvaine de prières. Celle-ci était à peine commencée que le mieux se fit sentir. Je pus prendre un peu de repos et quelques jours après recommencer mes travaux. En reconnaissance je vous prie de publier dans le *Bulletin* cette grâce à la louange de Marie Auxiliatrice.

Chambave, 14 avril 1904.

B. M.

*
**

Il y a peu de temps, je vous avais envoyé une petite offrande pour vos orphelins, vous demandant de vouloir bien faire une neuvaine à N. D. Auxiliatrice, afin qu'Elle m'obtienne d'éviter une opération que je redoutais énormément. Ayant été exaucée, je viens vous prier de l'insérer dans un de vos *Bulletins* mensuels. Merci à Marie Auxiliatrice en la-

quelle je me confie absolument, la conjurant d'améliorer et de consolider mon état de santé.

Lausanne, avril 1904.

C. B.

* *

Je vous envoie ci-joint un mandat-poste de 10 fr. 50 pour une messe, en reconnaissance à la Vierge Auxiliatrice pour une grâce obtenue et je vous prie de vouloir bien insérer cette faveur dans votre prochain *Bulletin*.

Boulbon, 27 avril 1904.

G. M. J.

* *

Toute ma reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour plusieurs grâces obtenues. Je lui confie d'autres intentions spirituelles et temporelles qu'Elle voudra bien, je l'espère, m'accorder.

Amiens, mai 1904.

E. C.

* *

Depuis quatre ans nous avons dans notre maison comme pensionnaire un jeune homme de Florence. D'une belle taille, admirablement doué sous tous les rapports, il portait, hélas! en lui le germe de la maladie de poitrine dont sa mère était morte. Il se rendait tous les dimanches au Patronage dirigé par les Salésiens et il se livrait à tous les exercices de corps si utiles au développement physique de la jeunesse. Il arriva malheureusement que dans une course de gymnastique il prit chaud et froid, et bientôt la terrible phthisie se déclara. Nous nous aperçûmes de jour en jour de son état de dépérissement et un soir il se trouva si mal que nous craignîmes que son père prévenu hâtivement par dépêche n'eut pas le temps d'arriver avant que le jeune homme ne fut mort. Je commençai immédiatement une neuvaine à Marie Auxiliatrice, en promettant de faire insérer la grâce dans le *Bulletin* si j'étais exaucée. Gloire soit rendue à la Reine de Ciel; notre jeune homme le lendemain matin n'était plus reconnaissable et quelques jours après il était pour ainsi dire guéri. Il est rentré dans sa famille pour achever de se remettre et à son arrivée personne ne voulait croire qu'il eut été si gravement malade. Je

continue actuellement à prier Notre Dame Auxiliatrice pour qu'elle m'obtienne une grâce personnelle toute particulière.

Marseille, 18 mai 1904.

A. C., enfant de Marie.

* *

Ci-joint un mandat-poste de cinq francs en reconnaissance d'une faveur signalée, longtemps demandée et finalement accordée dans des circonstances exceptionnellement favorables. Je viens remplir la promesse faite à Notre Dame Auxiliatrice en lui présentant mon offrande et en lui offrant l'expression de ma reconnaissance la plus profonde.

Paris, avril 1904.

M. C.

* *

Je vous adresse ci-inclus un mandat-poste de cinq francs pour les œuvres salésiennes en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'entremise de Notre Dame Auxiliatrice.

Saintes, 27 avril 1904.

G. P.

* *

Ci-inclus la somme de cent francs pour nombreuses grâces reçues.

S. Ludwig, 6 mai 1904.

M. V^{ve} M.

* *

L'année dernière j'ai demandé à Marie Auxiliatrice avec une grande confiance la grâce du succès dans un examen très difficile que devait passer un de mes amis. Je fis la promesse de publier cette faveur dans le *Bulletin salésien*.

Comme cette bonne Mère m'a exaucé et que cet examen a réussi au delà de mes désirs, je viens accomplir ma promesse et remercier publiquement et du plus profond de mon cœur Marie Auxiliatrice, et de plus je demande à cette bonne Mère pardon d'avoir tardé si longtemps.

Québec (Canada), 24 avril 1904.

A. M.

* *

Ci-joint cinq francs pour une grâce obtenue par l'intermédiaire de Marie Auxiliatrice.

Vallée d'Aoste, mai 1904.

R. J.

Ci-joint un franc en reconnaissance d'une faveur signalée obtenue par l'intermédiaire de Notre Dame Auxiliatrice.

Frachion (Aoste) mai 1904.

P. D.

* *

Je ne sais où trouver des paroles assez puissantes pour exprimer ma vive reconnaissance pour toutes les faveurs que m'a accordées la Vierge de Don Bosco pendant le cours de mes études. J'ai été surprise par une grave maladie qui me tint alitée pendant plusieurs mois. Je suis maintenant parfaitement rétablie et mes études sont achevées. Je rends publiquement grâces à Marie Auxiliatrice, car c'est à Elle que je suis redevable de tout. Je vous envoie cinq francs comme témoignage de ma reconnaissance et mes parents y ajoutent la même somme, car ils désirent vivement remercier la T. S. Vierge de ses innombrables faveurs.

Arnaz, 23 mai 1904.

C. V.

* *

Reconnaissance et remerciements à Notre Dame Auxiliatrice qui nous a exaucés par l'intermédiaire de Don Bosco. Nous vous prions de dire une messe d'actions de grâces pour une guérison obtenue pendant une grave maladie.

Provence, mai 1904.

J. L.

* *

Je vous envoie ci-joint un mandat de trois francs pour les Œuvres salésiennes. Cette offrande est faite en actions de grâces à Notre Dame Auxiliatrice et à Ste Anne, ainsi que pour une demande de guérison.

Nevers, 6 avril 1904.

J. G.

* *

Ci-inclus la somme de cinq francs, dont trois en reconnaissance pour une grâce obtenue et deux pour en obtenir d'autres. Merci à Notre Dame Auxiliatrice.

Puy-de-Dôme, avril 1904.

J. R.

J'ai promis à la Madone de Don Bosco une offrande et je lui envoie cette faible somme de trois francs pour avoir sauvé ma femme d'un péril imminent lors de la naissance de ma fille.

Mullhouse, avril 1904.

E. L.

* *

Je vous serais reconnaissant de célébrer ou faire célébrer à l'autel de Marie Auxiliatrice une messe, pour demander pour une famille des grâces spirituelles et temporelles. Ci-joint un bon de poste de dix francs pour l'Œuvre de D. Bosco.

Le Mesnil-Dhuizon, 3 mai 1904.

M. R.

* *

Je vous envoie ci-joint un mandat-poste de 20 francs, vous priant de vouloir bien commencer une neuvaine en l'honneur de N. D. Auxiliatrice, suppliant cette bonne Mère de m'accorder l'entière guérison de ma fille gravement malade. Je promets à la Madone de D. Bosco une neuvaine d'actions de grâces et la publication de cette faveur dans le *Bulletin*, aussitôt que je serai exaucée.

Douai, 10 avril 1904.

H. M.

* *

Je vous remets ci-joint un mandat-poste de 14 francs pour les orphelins de Don Bosco, aux bonnes prières desquels je viens recommander tout spécialement une situation difficile et une entreprise commerciale qui a besoin d'une protection particulière.

Sèvres, 16 avril 1904.

C.

* *

Ayant obtenu une grâce que je demandais, je vous envoie ci-joint à ma lettre et en reconnaissance un mandat-poste de cent francs.

Bages, 22 avril 1904.

V^{ve} B.

* *

Je vous envoie ci-inclus la somme de cent francs pour les pauvres lépreux de Bogotà (Colombie) en reconnaissance d'une grâce obtenue et pour m'acquitter de la promesse que j'avais faite.

B..., 21 avril 1904.

X.

Mon fils a été depuis sa naissance constamment recommandé à Notre Dame de Lourdes, mais je le mets aussi sous la protection de Notre Dame Auxiliatrice que je prierai en union avec les Salésiens durant tout le mois de mai. Ci-joint mon offrande. Veuillez la Vierge Immaculée qui a, je l'espère, accordé à mon enfant la grâce d'une bonne première Communion, lui obtenir une grâce particulière pour l'avenir et la guérison de diverses misères dont il souffre, si toutefois ces deux grâces sont pour son salut et la plus grande gloire de Dieu.

M..., mai 1904.

X.

* *

Depuis quatre ans je sollicitais vivement du Ciel une faveur, priant avec ferveur le divin petit Jésus par l'entremise de Marie Auxiliatrice, et vraiment je désespérais d'obtenir cette grâce, en constatant tous les obstacles qui surgissaient à chaque instant, quand j'eus, en lisant le *Bulletin salésien*, l'inspiration de promettre une somme relativement importante pour venir en aide à la belle Œuvre salésienne.

Exaucée enfin au delà de mes désirs, je vous envoie la somme promise et je vous prie de remercier avec moi nos célestes protecteurs et de leur demander leur continuelle protection pour nous et nos enfants. Que toutes les mères de famille s'adressent avec confiance à la Reine du Ciel, à Marie Auxiliatrice !

Loire, 4 mai 1904.

UNE MÈRE DE FAMILLE.

* *

Je fus atteinte dernièrement d'une fluxion de poitrine qui mit mes jours en danger. Aussitôt ma famille et moi nous eûmes recours à Notre Dame Auxiliatrice en lui promettant une offrande pour sa petite chapelle érigée en cette paroisse, si j'obtenais une complète guérison. J'ai été exaucée et je suis parfaitement rétablie. Mille actions de grâces soient rendues à cette bonne Mère. J'ai tenu ma promesse et je viens vous prier d'insérer cette grâce dans le *Bulletin*.

Mers-el-Kébir, 17 mars 1904.

J. L.

* *

Ci-inclus la somme de quatre francs pour l'œuvre de D. Bosco, en reconnaissance d'une grâce signalée obtenue de Marie Auxiliatrice.

* *

Je vous envoie un bon de poste de quinze francs et je vous prie de vouloir bien faire dire de suite une neuvaine de messes pour une personne âgée devenue intenable. Que Notre Dame Auxiliatrice nous vienne en aide; puis deux autres messes pour la santé d'une petite fille. Nous recommandons vivement ces deux intentions à vos ferventes prières.

Saint-Georges en Valdane, 12 mars 1904.

J. B.

* *

Grande est toujours notre confiance quand nous venons implorer de Marie Auxiliatrice des grâces très importantes pour notre famille! Veuillez donc agréer notre petite offrande de sept et six francs et continuez de faire prier vos chers orphelins qui sont toujours écoutés.

Bois d'Amont, 29 mars 1904.

J. T.

* *

Je me suis adressée à Notre Dame Auxiliatrice pour lui demander de rendre la santé à ma femme. J'ai été pleinement exaucé et cela dans l'espace de quelques jours. Ce n'est pas la première fois que l'Auxiliatrice de D. Bosco se montre propice à mes supplications. Ci-joint cinq francs pour la promesse que j'ai faite d'une messe pour le soulagement de l'âme du purgatoire la plus délaissée.

Lille, mars 1904.

L. D.



CHRONIQUE SALÉSIENNE

Le dimanche 16 avril dernier, Sa Majesté la Reine-douairière de Saxe profitait du séjour qu'elle faisait à Turin pour se rendre à Valsalice et là prier près du tombeau de notre vénéré fondateur et Père Don Bosco. Sa Majesté assistait ensuite aux Vêpres et à la bénédiction du Très Saint Sacrement, puis elle voulut bien visiter en détail la gracieuse chapelle du Sacré-Cœur, parcourir le Musée de nos Missions et même s'arrêter quelques instants à suivre les jeux variés des séminaristes. Le lendemain Sa Majesté était reçue à l'Oratoire du Valdocco par notre bien-aimé Supérieur Général Don Rua et ne le quittait qu'après une longue et minutieuse promenade à travers les ateliers et une fervente prière aux pieds de Marie Auxiliatrice.

*
**

Sa Majesté Alphonse XIII, roi d'Espagne, au cours de la visite qu'il vient de faire de quelques unes des provinces de son royaume, et se trouvant à Barcelone, a bien voulu faire l'ascension du mont *Tibidabo*, au sommet duquel en ce moment même nos confrères érigent un magnifique monument au Sacré-Cœur de Jésus. L'Inspecteur des Maisons salésiennes de ce district, Don Hermidas, présenta les plans du nouveau temple et donna au jeune Roi toutes les explications relatives à la construction de ce monument. Alphonse XIII prit un grand intérêt à suivre ces explications et félicita chaleureusement notre Inspecteur de l'œuvre entreprise et en si bonne voix d'exécution.

*
**

Tous ceux qui s'occupent de l'œuvre éminemment utile et si nécessaire des Patronages pour les jeunes gens, et ils sont nombreux, se réjouiront avec nous de l'honneur insigne qui vient d'être fait au bien cher Don Pavia, directeur depuis près de 30 ans du Patronage du Valdocco. Sur la demande de Son Ém. le Cardinal-Archevêque de Turin, S. S. le Pape Pie X vient de conférer à ce bon confrère la décoration pontificale *Pro Ecclesia et Pontifice*, et notre Supérieur Général lui en a remis les insignes, il y a quelques jours, au milieu des acclamations de toute la jeunesse du Patronage, heureuse de voir ainsi récompensées la vie et l'œuvre de dévouement, de zèle et de sacrifices de son bien-aimé directeur.

*
**

Ne quittons pas le Patronage salésien de Turin sans parler du tournoi catéchistique qui s'est livré dans la salle du théâtre, le dimanche même du

Patronage de S. Joseph. Les lecteurs du *Bulletin* savent que pendant tout le carême le catéchisme est fait *chaque jour* aux enfants et jeunes gens qui fréquentent le Patronage. Les enfants qui suivent les classes des écoles de la ville se réunissent à l'Oratoire aussitôt après leur diner, tandis que les apprentis ne peuvent s'y rendre qu'à 8 heures du soir. Ce n'est pas tout. Les fêtes de Pâques amènent pour les catéchistes une certaine trêve, mais il n'y a pas de repos pour ceux qui se préparent au tournoi, et le livre de catéchisme assez volumineux dans l'archidiocèse de Turin ne quitte plus ni la main ni les yeux de l'apprenti ou de l'écolier jusqu'au grand jour du combat, que dis-je, jusqu'à la dernière minute qui précède l'entrée dans la lice. Il s'agissait donc ici pour ceux dont la mémoire est heureuse de rompre une lance, de soutenir une lutte contre leurs camarades aussi bien armés. 45 champions, parmi lesquels beaucoup de petits mais intrépides jouteurs, se présentèrent donc au jour indiqué dans l'arène, se défiant les uns les autres et ne paraissant pas ressentir la moindre timidité devant les honorables juges de camp, leur président Don Barberis et les nombreux spectateurs. La lutte fut ardente et longue et bien des combattants ne succombèrent qu'après avoir glorieusement bataillé. C'était merveille que de voir l'habileté vraiment machiavélique avec laquelle un des jouteurs posait une question complexe, théologique et conséquemment fort difficile, et aussi l'adresse vraiment surprenante avec laquelle l'autre champion, esquivant la difficulté, répondait crânement, du tac au tac, puis subitement enfermait son adversaire d'un coup de maître et le forçait à mordre la poussière. Enfin, mais ce ne fut qu'après trois heures d'une lutte acharnée, sans répit, le jeune Ferrari Jean restait maître du champ de bataille; il était proclamé le vainqueur du tournoi et recevait immédiatement la couronne de triomphateur. Honneur à lui; honneur aussi à Constantin Fissore, relieur, et à Silvio Raveri, menuisier, qui conquirent par leur vaillante endurance dans la lutte les deux secondes places. Honneur enfin à tous les vaincus qui étaient dignes d'un meilleur sort, car tous étaient bien préparés. Nous faisons des vœux pour que l'année prochaine la fortune leur soit plus favorable!

*
**

Nos lecteurs ont déjà lu à la première page de ce numéro que l'Ordre du Sacerdoce avait été con-

féfé le 28 mai dernier par S. Ém. le Cardinal Richelmy, archevêque de Turin, à sept confrères salésiens dont trois sont français, deux italiens, le sixième irlandais et le septième polonais. Ces jeunes prêtres se sont empressés dès la première fois où ils sont montés au saint autel, d'avoir un souvenir tout spécial pour les bienfaiteurs de l'œuvre salésienne et par conséquent pour les dévoués Coopérateurs. Que ceux-ci veuillent bien en retour adresser au Ciel de ferventes prières pour que ces nouveaux Christs, *Sacerdos alter Christus*, forts de la protec-

Signalons ici la pensée délicate des élèves de l'Oratoire du Valdocco à l'égard de leurs frères du Nouveau-Continent. Il y a deux ans, au jour même de la fête du Supérieur Général Don Rua, le 24 juin, ils déposaient entre ses mains la somme nécessaire pour fournir des soutanes aux six premiers Patagons appelés par Dieu à la vocation ecclésiastique. Nous souhaitons vivement que ce touchant exemple soit suivi et nous adressons nos sincères et confraternelles félicitations aux heureux clercs de l'Amérique du Sud.



Panorama de Quito (Équateur).

tion maternelle de Marie Auxiliatrice, marchent vaillamment dans la voie qui leur est tracée, et que, fidèles à réaliser la devise de la Pieuse Société dont ils sont en ces jours les membres privilégiés, *Da mihi animas, cætera tolle*, ils travaillent de toutes leurs forces à étendre de plus en plus le royaume du Christ et à sauver des âmes.

* *

PATAGONES. — Le 25 février courant, Mgr Cagliero, qui depuis quelque temps est de retour au milieu de ses chers et nombreux enfants du désert, a eu l'extrême joie de revêtir de l'habit ecclésiastique dix jeunes indiens de la Patagonie, premiers fruits de la mission salésienne dans cette région. C'est là une date qui restera inscrite en lettres d'or dans les annales de nos Missions.

* *

BAOÉ (ÉTAT DU RIO GRANDE, BRÉSIL). — Nouvelle fondation salésienne. — Bagé est une petite ville de l'État du Rio Grande dans le Brésil. Elle dépend au for ecclésiastique de l'évêque de Porto Alegre dont le diocèse est presque aussi étendu que l'Italie et compte près d'un million d'habitants. Ce bon évêque nourrissait depuis longtemps déjà le désir de posséder une maison salésienne, d'autant plus que les ordres religieux sont peu nombreux dans cet immense territoire où les vocations ecclésiastiques abondent. Nos chers confrères destinés à cette nouvelle fondation arrivèrent le 14 février à Rio Grande, et deux jours après ils se mettaient en route pour Bagé, où ils reçurent l'accueil le plus affectueux du vénéré pasteur le Cha-

noine Bittencourt, de son coadjuteur et de la Commission d'organisation du nouvel Oratoire. Comme l'établissement n'était pas encore complètement prêt, nos confrères furent pendant deux semaines les hôtes du cher curé et l'objet de ses plus délicates attentions. L'inauguration de l'oratoire fut fixée au 2 mars et des invitations furent envoyées aux bienfaiteurs et aux personnages importants de Bagé qui se firent un honneur d'accepter. M. le chanoine Bittencourt fit la bénédiction des nouveaux bâtiments, puis de la chapelle dans laquelle il célébra la sainte Messe et prononça quelques paroles émouvantes. L'Inspecteur des Maisons salésiennes de l'Uruguay, qui avait accompagné le petit noyau des confrères de Bagé remercia les assistants de leurs précieux concours et les engagea

Providence. Ils s'installèrent dans ce qui existait d'une maison dont on avait abandonné la construction, et peu à peu, sans bruit, ils reprirent leur mission providentielle. Bientôt des classes et des ateliers s'ouvrirent; ils jetèrent les fondements d'une église que dans leur reconnaissance ils veulent dédier à la Madone de leur bon Père Don Bosco, Marie Auxiliatrice, et en très peu de temps l'oratoire se remplit d'enfants si nombreux que vu l'exiguïté des locaux, assez grands cependant, on fut contraint d'en faire coucher un certain nombre en dehors de l'Oratoire. Les ateliers possèdent des machines perfectionnées, et l'enseignement technique qui y est donné est tel que le Gouvernement actuel propose l'Oratoire *Don Bosco* comme une école modèle, et il n'a pas négligé dans plusieurs occa-



Nonvelle Maison Salésienne de Quito dans le faubourg « La Tola. »

à continuer à cette œuvre leur protection morale et matérielle afin que les nouveaux venus puissent faire dans leur ville ce que tant de leurs frères ont fait dans d'autres villes du Brésil.

*
*
*

QUITO — Nouvelles consolantes. — Un Coopérateur nous écrit : « Je pense qu'aucun des lecteurs du *Bulletin* ne restera indifférent à ces nouvelles que je vous envoie relativement à l'Oratoire de Don Bosco, de *Tola*, un des faubourgs de Quito. On disait des premiers martyrs que leur sang était la semence de nouveaux chrétiens. C'est vrai et toutes les causes saintes ont dû leur triomphe à la persécution. Nous pouvons dire cela des Salésiens de Quito. Ils avaient été expulsés de Quito dans des circonstances épouvantables pour l'Église et la République, et avant même que ces circonstances n'aient changé, ils revinrent ici et ils replantèrent leur tente au milieu de mille tracasseries. Ils n'avaient pas d'autre richesse que leur cœur généreux, pas d'autre protection que celle de la divine

sions de témoigner sa réelle satisfaction pour une œuvre qui est si avantageuse à la nation, en même temps que l'un des principaux coefficients du progrès en ce pays de Quito. Je puis affirmer que le Président de la République a la plus grande admiration pour l'Oratoire de Don Bosco et il a voulu y placer plusieurs de ses petits protégés. Qui aurait dit, il y a sept ans, alors que dans la fatale nuit du 25 août 1896 tous les prêtres salésiens étaient emprisonnés pour être ensuite conduits à la frontière, qui donc aurait dit que dans ce faubourg de *Tola* l'œuvre ressusciterait plus forte, plus vivace, avec un nombre d'enfants bien supérieur à celui que les Salésiens avaient été contraints d'abandonner.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
Gérant : JOSEPH GAMBINO — Turin, Imp. Salésienne.